AB
39447

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-399942-p0001-6

Pl 53. 188

48

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-399942-p0002-2

Nr. 557 VOR

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-399942-p0004-4

TRAITÉ
DE LA
VIE HEUREUSE,
PAR
SENEQUE.

AVEC
UN DISCOURS DU TRADUCTEUR
SUR LE MEME SUJET.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari!
Virg. Georg. L. IV.

à POTSDAM
CHEZ CHRETIEN FREDERIC VOSS.
1748.

L 85, 1

DISCOURS
SUR
LE BONHEUR.

Les Philosophes s'accordent sur le Bonheur, comme sur tout le reste. Les uns le mettent en ce qu'il y a de plus sale, & de plus impudent; on les reconnoit à ce front Cynique qui ne rougit jamais. Les autres le font consister dans la Volupté, prise en divers sens; tantôt c'est la Volupté rafinée de l'Amour; tantôt la même Volupté, mais moderée raisonnable, assujettie, non aux luxurieux caprices d'une imagination irritée, mais aux seuls besoins de la Nature: ici,

c'est la Volupté de l'Esprit attaché à la recherche, ou enchanté de la possession de la Vérité; là enfin c'est le contentement de l'Esprit, le motif & la fin de toutes nos actions, auquel Epicure a donné encore le nom de Volupté, nom dangereusement équivoque, qui est cause que ses Disciples ont retiré de son Ecole un fruit bien different de celui que ce grand Personnage avoit lieu d'en attendre. Quelques uns ont mis le souverain Bien dans toutes les perfections de de l'Esprit & du Corps. L'Honneur & la Vertu le constituoient chez Zenon. Seneque, le plus illustre des Stoïciens, y a ajouté la connoissance de la Vérité, sans dire expressément quelle Verité.

Vivre tranquille, sans ambition, sans desir; user des richesses, & non en jouïr; les conserver sans inquiétude, les perdre

sans regret; les gouverner, au lieu d'en être Esclave; n'être troublé, ni ému par aucune passion, ou plutôt n'en point avoir; être content dans la misère, comme dans l'opulence; dans la douleur, comme dans le plaisir; avoir une Ame forte & saine, dans un Corps foible & malade; n'avoir ni craintes, ni frayeurs; se dépouiller de toute inquiétude; dédaigner le plaisir & la Volupté; consentir d'avoir du plaisir, comme d'être riche; sans rechercher ces agrémens; mépriser la vie même: enfin arriver à la Vertu, par la connoissance de la Vérité; voilà ce qui forme le souverain Bien de Seneque, & des Stoïciens en général, & la parfaite Beatitude qui le suit.

Que nous serons Anti-Stoïciens! Ces Philosophes sont severes, tristes, durs; nous serons doux, gais, complaisans. Tout Ames, ils font abstraction de leur

Corps; tout Corps, nous ferons abstraction de nôtre Ame. Ils se montrent inaccessibles au plaisir & à la douleur; nous nous ferons gloire de sentir l'une & l'autre. S'évertuant au sublime, ils s'élevent au dessus de tous les évenemens, & ne se croyent vraiment hommes, qu'autant qu'ils cessent de l'être. Nous, nous ne disposerons point de ce qui nous gouverne; nous ne commanderons point à nos sensations; avoüant leur empire & notre esclavage, nous tâcherons de nous les rendre agréables, persuadés que c'est là où gît le Bonheur de la vie: & enfin nous nous croirons d'autant plus heureux, que nous serons plus Hommes, ou plus dignes de l'être, que nous sentirons la Nature, l'Humanité, & toutes les vertus sociales: nous n'en admettrons point d'autres, ni d'autre vie que celle-ci.

D'où

D'où l'on voit que la chaîne des Vérités néceſſaires au Bonheur, ſera plus courte que celle d'Hegeſias, de Descartes, & de tant d'autres Philoſophes; que pour expliquer le mécanisme du Bonheur, nous ne conſulterons que la Nature & la Raiſon; les ſeuls Aſtres capables de nous eclairer, & de nous conduire, ſi nous ouvrons ſi bien notre Ame à leurs rayons, qu'elle ſoit abſolument fermée à tous ces miasmes empoiſonnés qui forment comme l'Amotſphere du Fanatisme & du préjugé. Entrons en matière.

Nos organes ſont ſusceptibles d'un ſentiment, ou d'une modification qui nous plaît, & nous fait aimer la vie. Si l'impreſſion de ce ſentiment eſt courte, c'eſt le plaiſir; plus longue, c'eſt la volupté: permanente, on a le Bonheur; c'eſt toujours la meme ſenſation, qui ne differe

que par sa durée & sa vivacité: j'ajoute ce mot, parcequ'il n'y a point de souverain Bien si exquis, que le grand Plaisir de l'Amour.

Plus ce sentiment est durable, délicieux, flateur, & nullement interrompu ou troublé, plus on est Heureux.

Plus il est court & vif, plus il tient de la nature du plaisir.

Plus il est long & tranquille, plus il s'en éloigne, & s'approche du Bonheur.

Plus l'ame est inquiete, agitée, tourmentée, plus la felicite la fuit.

N'avoir ni crainte, ni desirs, comme dit Seneque, c'est le Bonheur privatif, en ce que l'Ame est exemte de ce qui altère sa tranquillité. Descartes veut qu'on sache pourquoi on ne doit rien desirer,

ni

ni craindre. Ces Raisons, que notre Stoïcien a sousentendües, rendent sans doute l'Esprit plus ferme, plus inébranlable; mais pourvû qu'on ne craigne rien, qu'importe que ce soit par vertu de Machine, ou de Philosophie?

Avoir tout à souhait, heureuse organisation, beauté, esprit, graces, talens, honneurs, richesses, santé, plaisirs, gloire, tel est le Bonheur reel & parfait.

Il suit de tous ces Aphorismes, que tout ce qui produit, entretient, nourrit, ou excite le sentiment inné du Bien-Etre, devient par consequent cause du Bonheur; & par cette raison, pour en ouvrir la Carrière, il suffit, ce me semble, d'exposer, toutes les causes qui nous donnent une agréable circulation; & par elle, d'heureuses perceptions. Elles sont internes, & externes, ou intrinseques, & accessoires.

Les causes Internes, ou Intrinseques, qui passent pour dépendre de nous, n'en dépendent point. Elles appartiennent à l'organisation, & à l'éducation, qui a, pour ainsi dire, plié notre Ame, ou modifié nos organes. Les autres viennent de la Volupté, des richesses, des siences, des Dignités, de la Réputation &c.

Le Bonheur qui dépend de l'organisation, est le plus constant, & le plus difficile à ébranler; il a besoin de peu d'alimens, c'est le plus beau présent de la Nature. Le malheur qui vient de la meme source, est sans remedes, si ce n'est quelques Palliatifs fort incertains.

Le Bonheur de l'éducation consiste à suivre les sentimens qu'elle nous a imprimés, & qui s'effacent à peine. L'Ame s'y laisse entrainer avec plaisir; la pente

est

est douce, & le chemin bien frayé, il lui est violent d'y resister: Cependant son chef-d'œuvre est de vaincre cette pente, de dissiper les préjugés de l'enfance, & d'épurer l'Ame, au flambeau de la Raison. Tel est le Bonheur réservé aux Philosophes.

On peut être Heureux, j'en conviens, en ne faisant point ce qui donne des remords; mais par là on s'abstient souvent de ce qui fait plaisir, de ce que demande la Nature, de ce qui la fait souffrir, si on est sourd à sa voix; on s'abstient de mille choses, qu'on ne peut s'empêcher de desirer & d'aimer. Ce n'est ici qu'un Bonheur d'Enfant, fruit d'une éducation mal entendüe, & d'une imagination préocupée: au lieu qu'en ne se privant point de mille agrémens, & de mille douceurs, qui, sans faire tort à personne, sont grand

bien à ceux qui les goûtent; sachant que c'est pure puérilité de se repentir du plaisir qu'on a eu, on aura le Bonheur réel ou positif, félicité raisonnable, qui ne sera corrompüe par aucuns remords.

Pour proscrire ces perturbateurs du Genre Humain, il suffira de les expliquer. On verra qu'il est aussi avantageux que facile de soulager la Societé d'un fardeau qui l'opprime; que les vertus de son Institution suffisent à son entretien, à sa sûreté & à son Bonheur: qu'il n'y a qu'une Vérité, qu'il importe aux hommes de savoir; Vérité vis à vis de laquelle toutes les autres ne sont que frivolités, ou jeux d'esprit plus ou moins difficiles. Dans ce Systême fondé sur la Nature & la Raison, le Bonheur sera pour les ignorans & pour les pauvres, comme pour les savans & les riches: il y en aura pour tous

les

les Etats, & qui plus est, ce qui va révolter les Esprits prevenus, pour les Méchans, comme pour les Bons.

Les causes Internes du Bonheur sont propres & individuelles à l'hommes; c'est pourquoi elles doivent avoir le pas sur les causes externes qui lui sont étrangères, & qui pour cette raison occuperont la plus courte & la derniere place de cet ouvrage. Il est naturel à l'homme de sentir, par ce que c'est un Corps animé; mais il ne lui est pas plus naturel d'etre savant & vertueux, que richement vêtu. La Vérité, la Vertu, la Sience, tout ce qui s'apprend & vient du dehors, supposant donc le sentiment déjà formé dans l'homme qu'on instruit, je ne dois parler de ces brillans avantages, qu'après avoir examiné, si ce sentiment nu & sans aucun ornement, ne pourroit pas faire la felicité

de l'Homme; ensuite viendront aprés-tout ceux de la Gloire, de la Fortune, & de la Volupté.

Ce qui me persuade de la Vérité de ce que je viens de mettre en question, c'est que je vois tant d'ignorans heureux, par leur ignorance même & leurs préjugés. S'ils n'ont point les plaisirs que donne à l'amour propre la découverte de la plus stérile Vérité, tout est compensé, ils n'ont point les peines & les chagrins que donnent les plus importantes. Que ce soit la Terre qui tourne, ou le Soleil, ils ne s'en inquietent point; loin de s'embarasser du Cours de la Nature, ils la laissent aller au Hazard, & vont eux-mêmes rondement & gayement leur petit train avec la bâton d'aveugle qui les conduit. Ils mangent, boivent, dorment, végetent avec plaisir. Trompés à leur profit,

profit, loin d'avoir des frayeurs, s'ils vivent en honnêtes gens, ils se repaissent l'imagination d'agréables idées qui les consolent de mourir. Le gain qu'on leur promet, quoique chimérique, fait que la perte n'a pour eux presque rien de réel. Est assez habile, qui est assez Heureux.

Pour approfondir ce sujet, ou me permettra de me livrer à quelques Réflexions. Toutes choses égales, les uns sont plus sujets à la Jaie, à la Vanité, à la Colère, à la Mélancolie, & aux Remords mêmes, que les autres. D'où cela vient-il, si ce n'est de cette disposition particulière des Organes, qui produit la Manie, l'Imbécillité, la vivacité, la lenteur, la tranquillité, la pénétration &c.? Or c'est parmi tous ces effets de la structure du corps humain, que j'ose ranger le Bonheur organique. Il a été donné à ces heureux

mortels,

mortels, qui pour l'être, n'ont besoin que de sentir; à ces heureux Tempéramens, ces Béats, dont on parle tous les jours, dont telle est la constitution, que le chagrin, l'infortune, la maladie, les douleurs médiocres, la perte de ce qu'on a de plus cher, tout ce qui afflige les autres enfin, glisse sur leur Ame qui se laisse à peine effleurer. Le même concours fortuit, la même circulation, le même jeu des Solides et des fluides, qui fait l'heureux Genie, et l'Esprit borné, fait aussi le Sentiment qui nous rend heureux ou malheureux. Le Bonheur n'a point d'autre Source, comme nous l'enseigne L'uniformité de la Nature. Que la prédilection est ici remarquable! Celui qu'elle a favorisé jusqu'à ce point, content du plus petit nécessaire, ne se souvient plus qu'il a nagé, que dis-je? qu'il s'est

noié

noié dans le superflu: & si la fortune revient, prodigue par Tempéramment, quand le Tempéramment suffit au Bonheur, il regardera encore l'argent, comme les feuilles que le vent fait tomber; le sable ne coulera pas plus aisément de ses mains: tandis que l'Avare croit qu'on en a plus de deux pour le voler, & gémit lorsque son coffre-fort n'est qu'à moitié plein. Rien ne trouble un homme aussi bien construit. Patient & tranquille, autant qu'il est possible dans la douleur, elle a peine à le deranger de son assiete. Jugez s'il est ferme dans l'adversité! Il rit de voir combien la fortune est dupe d'avoir cru le chagriner; il se joüe d'elle, comme un Pirrhonien de la Verité. J'en ai vus de ces heureux caractères, qui étoient même quelquefois de meilleure humeur, malades que sains, pauvres que riches;

riches; & ces changemens de sensations doivent encore être rejettés sur ceux des organes, dont ils dépendent visiblement. La maladie produit tous les jours aux yeux des medecins de bien plus surprenantes métamorphoses; elle change l'homme d'Esprit en Sot qui n'en releve jamais, & éleve le Sot à la qualité d'immortel Génie. Rien n'est bizare pour la Nature; c'est nous qui le sommes de l'en accuser.

Rien ne prouve mieux qu'il est un Bonheur de tempéramment, que tous ces heureux imbécilles que chacun connoît, tandis que tant de gens d'Esprit sont malheureux. Il semble que l'Esprit donne la torture au Sentiment. De plus les Animaux viennent à l'appui de ce Systême. Lors qu'ils sont en bonne santé, & que leurs appetits sont satisfaits, ils goûtent

tent le sentiment agréable attaché à cette satisfaction; & par conséquent cette espece est heureuse à sa manière. Seneque le nie en vain. Il se fonde sur ce qu'ils n'ont pas la connoissance intellectuelle du Bonheur, comme si les idées métaphysiques influoient sur le Bien-Etre, & que la réflexion lui fût necessaire. Combien d'Hommes stupides, qu'on soupçonne moins de réfléchir, qu'un Animal, parfaitement heureux! La Réflexion augmente le sentiment, mais elle ne le donne pas plus, que la Volupté ne fait naître le plaisir. Hélas! doit-on s'applaudir de cette faculté? elle vient tous les jours, & s'exerce pour ainsi dire, si à contresens, qu'elle écrase le sentiment & déchire tout. Je sai que lors qu'on est Heureux par elle, & qu'elle se trouve, comme dans le droit fil des sensations, on l'est davantage; le

sentiment

ſentiment eſt excité par cette ſorte d'aiguillon: mais en fait de *malheur*, pris dans mon ſens ordinaire, quel droit plus cruel & plus funeſte! C'eſt le poiſon de la Vie. La Reflexion eſt ſouvent presque un remord. Au contraire un homme que ſon Inſtinct rend content, l'eſt toujours, ſans ſavoir ni comment, ni pourquoi, & il l'eſt à peu de frais. Il n'en a pas plus coûté pour faire cette Machine, que celle d'un Animal: tandis qu'il y en a une infinité d'autres, pour la félicité des quelles, la fortune, la renommée, l'amour, & la Nature ſe ſont en vain epuiſées; malheureuſes à grands frais, parcequ'elles ſont inquietes, impatientes, avares, jalouſes, orgueilleuſes, eſclaves de mille paſſions: on diroit, ou que le ſentiment ne leur a été donné que pour les vexer, ou que leur génie ne leur eſt venu, que pour

tour-

tourmenter & dépraver leur sentiment. Confirmons notre Idée par de nouvelles preuves.

Certains remedes ne sont-ils pas encore une preuve de ce Bonheur que j'appelle organique, automatique, ou naturel, parceque l'ame n'y entre pour rien, & qu'elle n'en tire aucun merite, en ce qu'il est indépendant de sa volonté. Je veux parler de ces Etats doux & tranquilles que donne l'opium, dans lesquels on voudroit demeurer toute une Eternité, vrais Paradis de l'Ame, s'ils etoient permanens: états bienheureux, qui n'ont cependant d'autre origine que la paisible égalité de la circulation, & une détente douce & à moitié paralitique des fibres solides. Quelle merveille opère un seul grain de suc Narcotique ajouté au sang, & coulant avec lui dans les vaisseaux! Par quelle

magie

magie nous communique-t-il plus de Bonheur, que tous les Traités des Philosophes? Et quel seroit le sort d'un homme qui seroit organisé toute sa vie, comme il l'est, tant que ce divin remede agit! Qu'il seroit Heureux!

Les Rêves, qui n'ont pas besoin d'opium pour etre souvent fort agréables, confirment la même chose. Comme un objet Aimé se peint mieux, absent que present, par ce que la réalité offre à l'imagination des bornes qu'elle ne connoit plus, lors qu'elle est abandonnée à elle même; pour la même raison les peintures sont plus vives, quand on dort, que quand on veille. L'Ame que rien ne distrait alors, toute livrée au tumulte interne des sens, goute mieux & à plus longs-traits des plaisirs qui la pénétrent. Réciproquement elle est aussi plus allarmée & plus effrayée

par

par les spectres qui se forment la nuit dans le cerveau, & qui ne sont jamais si affreux, lors qu'on veille, parceque les objets du dehors les ont bientot écartés. Songes noirs, aux quels sont principalement sujets, ceux qui s'accoutument durant le jour à n'avoir que des idées tristes, lugubres, ou sinistres, au lieu de les chasser, autant qu'il est possible. Descartes se félicite dans ses Lettres, de n'avoir pas la nuit des idées plus facheuses que le jour.

Vous voyez que l'illusion même, soit qu'elle soit produite par des médicamens, ou par des rêves, est la cause réelle de notre Bonheur ou malheur machinal: en sorte que si j'avois à choisir d'etre malheureux la nuit, & heureux le jour, le choix m'embarrasseroit; car que m'importe en quel état soit mon corps, lors que

je suis

je suis mécontent, inquiet, chagrin, désolé. Si dans l'Incube, il n'y a point de fardeau sur ma Poitrine, mon Ame en a-t-elle moins le *Cochemar?* & quoi que ces objets charmans qui me procurent un rêve délicieux, ne soient point avec moi, je n'en suis pas moins avec eux, je n'en ressens pas moins les mêmes plaisirs, que s'ils étoient présens. On a les mêmes avantages dans le délire & la folie, qui en est un. Souvent c'est rendre un mauvais service, que de guérir ces maladies; c'est troubler un songe agréable, & présenter la triste perspective de la Pauvreté à un Homme qui ne voyoit que richesses & vaisseaux à lui appartenans. Saine, ou malade, eveillée, ou endormie, l'imagination peut donc rendre content.

Le sentiment qui nous affecte agréablement, ou désagreablement, n'a donc pas

besoin

besoin de l'action des sens externes, pour faire le plaisir, ou le désagrément de la vie. Il suffit que les sens internes, plus ou moins ouverts, ou éveillés, livrent mon sentiment à leur cahos d'idées, sans l'étouffer, & donnent, pour ainsi dire, à mon Ame la Comédie, ou la Tragedie, les sensations de volupté, ou de Douleur.

Mais la veille même est-elle bien certainement autre chose, qu'un rêve moins confus & mieux arrangé, en ce qu'il est plus conforme à la Nature & à l'Ordre des premiéres idées qu'on a reçues? La Raison de l'Homme pourroit-elle bien ne pas toujours rêver, elle qui nous trompe si souvent, & qui n'est pas même Maitresse, comme dit Montagne, de faire vouloir à sa volonté ce qu'elle voudroit.

Si tant de rêves, comme on n'en peut douter, lors qu'on a quelque connoissance

de l'œconomie animale, ſont des veilles imparfaites, ſans contredit il y a une infinité de veilles, qui ne ſont que des ſonges incomplets. On rêflechit ſouvent, endormi, comme éveillé, & quelquefois mieux. Il y a des ſots qui ont beaucoup d'Esprit en rêve; le Prédicateur déclame, le Poëte fait des vers, Morphée vaut un Apollon. Tel eſt le pouvoir de l'habitude de penſer. Mais dans la veille encore, on ſe ſurprend ſans ceſſe ſi bien rêvant, que ſi cet état duroit un ſiecle, c'eſt un ſiecle qu'on auroit paſſé à n'imaginer rien. Nous reſſemblons à ces chiens qui n'écoutent, que lors qu'ils dreſſent les oreilles. Sans l'attention qui lie les idées ſemblables, ou celles qui ont coutume d'aller enſemble, elles marchent pêle mêle, & galopent ſi vite, & ſi legerement, qu'on ne les ſent pas plus qu'on

ne

ne les distingue : c'est encore comme en certains rêves accompagnés de trop de sommeil, on n'en retient rien.

Tel est l'empire des Sensations. Elles ne peuvent jamais nous tromper, elles ne sont jamais fausses par rapport à nous, dans le sein même de l'illusion, puis qu'elles nous representent & nous font sentir nous mêmes à nous mêmes, tels que nous sommes *Actu*, ou au moment même que nous les éprouvons, tristes ou gais, contens, ou mécontens : qu'elles affectent tout notre Etre, entant que sensitif, ou plutôt le constituent lui-même.

D'ou il s'ensuit 1. que soit que la vie soit un songe, ou qu'il y ait quelque réalité, il en résulte le même effet, par rapport au Bien & au Mal-Etre. 2. Contre Des-

cartes, qu'une désavantageuse réalité ne vaut pas une de ces illusions charmantes, dont parle Fontenelle dans ses Eclogues, qui servent à *réparer le défaut des vrais Biens, que la Nature avare n'a pas accordés aux humains.*

Si la Nature nous trompe à notre profit, qu'elle nous trompe toujours. Servons nous de la Raison même pour nous égarer, si nous pouvons en être plus heureux. Qui a trouvé le Bonheur, a tout trouvé.

Mais qui a trouvé le Bonheur, ne l'a point cherché. On ne cherche point ce qu'on a, & si on ne l'a point, on ne l'aura jamais. La Philosophie fait sonner bien haut des avantages qu'elle doit à la Nature. Seneque etoit malheureux, en écrivant même sur le Bonheur. Il est vrai

qu'il

qu'il étoit Stoicien; & un Stoicien n'a pas plus de sentiment, qu'un Lépreux.

Autre conséquence de tout ce qui a été dit: l'Esprit, le Savoir, la Raison sont le plus souvent inutiles à la felicité, & quelque fois funestes & meurtriers; ce sont des ornemens étrangers, dont l'ame peut se passer, & elle me paroît toute consolée de ne les point avoir dans la plupart des hommes qui souvent les mépriſent & les dédaignent; contens du plaisir de sentir, ils ne se tourmentent point au fatigant métier de penser. Le Bonheur semble tout vivifié, tout consommé par le sentiment. La Nature en donnant par là à tous les hommes le meme Droit, la meme Prétention à la Béatitude, les attache tous à la vie, & leur fait cherir leur existence.

Est-ce à dire qu'il n'y a absolument point à compter sur la Raison, & que (si le Bonheur dépend de la Verité) nous courons tous par divers chemins après une félicité imaginaire, comme un malade après des Mouches ou des Papillons? Non, rien moins que cela; si la Raison nous trompe, c'est lorsqu'elle veut nous conduire, moins par elle-même, que par ses préjugés; mais c'est un bon guide, quand la Nature est le sien. Alors l'expérience & l'observation portant le flambeau, on pourra marcher d'un pas ferme dans ce chemin équivoque, dans ce labirinthe tortueux, Dédale humain, qui a mille avenues & mille portes d'entrée, & à peine une de sortie; on pourra ne pas toujours s'égarer, & élever une partie de son Bonheur sur le débris des préjugés.

De

De toutes les especes de Bonheur, je préfère celle qui se développe avec nos organes, & semble se trouver plus ou moins, comme la force, dans tous les corps animés. Je n'ai point assez d'amour propre, pour etre dupe. Mais l'organisation n'étant pas de la plus excellente fabrique, peut se modifier par l'éducation, & prendre dans cette source les proprietés qu'elle n'a pas en soi. Si elle ne vaut rien, comme la bonne en devient meilleure, il faut esperer qu'elle en sera moins mauvaise. Ne negligeons point le mérite étranger; il ajoute au naturel qui ne nous a pas eté prodigué; il diminue le démerite de nos organes, comme fait l'Esprit dans une femme laide. Il faut toujours tendre à la perfection, suivant le noble Systême d'Aristote. Toutes choses égales, n'est il pas vrai que le savant avec plus

de lumières, sera plus heureux que l'ignorant?

Puisque ce qui peut s'acquérir, a une si grande liaison avec nôtre Bien-Etre, tâchons de rendre nôtre éducation parfaite. C'est déjà une perfection, que de connoître une ou mille vérités stériles, & qui ne nous importent pas plus, que toutes ces Plantes inutiles dont la Terre est couverte; mais c'est un Bonheur, lors que cette Verité peut tranquilliser nôtre Ame, en nous delivrant de toute inquiétude d'Esprit, & ne nous laissant que celles du Corps, plus aisées à satisfaire. La tranquillité de l'Ame, voila le but d'un homme sage. Seneque l'estimoit si fort, qu'il en a exprès donné un long Traité.

Faisons donc tout ce qui peut nous procurer ce doux repos, & tachons de le pro-

procurer aux autres. Disons-le à haute voix, à la face des Pirrhoniens, réparons ce que nous croions supprimé par Seneque dans une sublime (a) définition qu'il nous a *enfin* donnée du Bonheur: Oui, il est une verité utile & frappante, c'est que le sein de la Nature qui nous a produits, nous attend tous; il est nécessaire que nous retournions au lieu d'où nous sommes venues. Si Seneque n'avoit pas eu à cœur cette grande Verité, (dont on trouve par tout des traces claires & nullement équivoques dans ses ouvrages,) il n'auroit pas conseillé la mort, non seulement aux malheureux, mais a ceux qui étoient plongés dans la Volupté, supposè qu'ils ne pussent s'y soustraire autrement. S'il

(a) Celui la est Heureux, qui par raison, ne craint, ni ne desire.

ne dit point, comme Lucrece, que la mort ne nous regarde en rien, parce qu'elle n'est point encore, lors que nous sommes, & que nous ne sommes plus, lorsqu'elle est; c'est que dans tous les Tems les plus reculés, l'entière destruction de nôtre Etre étoit une Verité reçüe, & si triviale parmi les Philosophes, qu'un Stoicien pouvoit bien se dispenser & comme dédaigner de rassurer les Esprits à cet égard. Ciceron nomme celui qui s'avisa le prémier de croire que notre Ame étoit immortelle.

Quoique notre illustre Stoïcien eût peut-être mieux fait de dire quelle Vérité importoit au Bonheur de la vie, en rendant notre Esprit tranquille sur l'avenir, Descartes ne m'en paroit pas moins avoir mal interpreté son silence, en ne l'interpretant point. L'ai-je justifié, en l'expliquant?

Quoi

Quoi qu'il en soit, dans un siecle aussi éclairé que le nôtre, où la Nature est si connuë, qu'à ce sujet elle ne nous laisse rien à desirer, il est enfin démontré par mille preuves sans replique, qu'il n'y a qu'une vie & qu'une félicité. La prémiere condition du Bonheur est de sentir, & la mort nous ôte tout sentiment. La fausse Philosophie, peut, comme la Théologie, nous promettre un Bonheur éternel, & nous berçant de belles chimeres, nous y conduire aux dépens de nos jours, ou de nos plaisirs. La vraye, bien différente & plus sage, n'admet qu'une Félicité temporelle, elle seme les Roses & les Fleurs sur nos pas, & nous apprend à les cueillir.

Telles sont les justes bornes dans les quelles la sageſſe sait se renfermer, & contenir ses vœux & ses desirs.

Je sai que Descartes dit que l'immortalité de l'Ame est une de ces Verités, dont la connoissance est requise pour faciliter l'usage de la vertu & le chemin du Bonheur. Mais alors il ne parle point en Philosophe; & comme il avouë que le Souverain Bien n'est point une matière qu'il aime à traiter, il est facile de voir que la Prudence de l'Auteur est proportionnée à la délicatesse du sujet. Il pouvoit craindre la publication de ses *Lettres*; & en conséquence ces bons Chrétiens qui ne cherchoient que la cruelle occasion de le perdre, comme tous ceux qui osent s'opposer à leurs opinions aveugles & despotiques. Lisez ses excellentes Lettres, pour voir toutes les inquiétudes & tous les chagrins que la Sainte Théologie lui a fait essuyer, & tout ce qu'elle a remué pour empêcher ce grand Homme d'éta-

d'établir sa Philosophie, à laquelle, toute Hypothetique qu'elle est, l'Esprit humain devra tous les progrès qu'il fera à jamais dans les expériences mêmes, dont elle a fait sentir la nécessité.

Mais où l'on reconnoit enfin celui qui a regardé les Animaux, comme de pures Machines, imaginant bien que l'homme leur seroit un jour comparé par des Génies plus médiocres & plus hardis; c'est lors qu'il dit qu'on n'a aucune assûrance sur l'immortalité de l'Ame, si ce n'est dans la *fausse Philosophie d'Hegesias*, ce sont ses termes. Il ajoute que le Livre de ce Philosophe fut défendu par Ptolomée parceque plusieurs ennuyés des misères de cette vie, qu'il exageroit, s'étoient tués, aprés l'avoir lu, pour se depecher, moins encore d'en sortir, que d'aller goûter

dans l'autre Monde les félicites éternelles dont il *leurroit* ſes Lecteurs: ce qui fait voir 1. la mode des opinions, tantôt bien & tantôt mal accueillies en differens ſiecles; 2. le danger de celles qu'on croit les plus vertueuſes, les plus ſaintes, & les plus capables de ſoutenir l'humanité dans les peines de la vie, & même de nous rendre heureux & riches du moins en belles esperances. Je vois par la Lecture que les meilleurs Esprits, géneralement reconnus pour tels, n'ont jamais peſé dans la meme balance lés avantages que procurent les deux opinions contraires. Rien de plus miſerable & de plus à plaindre qu'un Esprit qui s'inquiette & ſe tourmente pour les choſes futures, ſelon Seneque: car n'ayant point de certitude qu'elles ſeront au gré de ſes deſirs, elles peuvent leur être tout à fait contraires.

De

De là par conſequent à quelle facheuſe incertitude n'eſt-on pas ſans ceſſe livré? Pour une idée riante, combien d'idées triſtes, & de frayeurs cruelles! Au contraire dans notre opinion, ſi on n'a pas les Roſes phantastiques que donne un beau ſonge, du moins eſt on exempt des épines réelles qui l'accompagnent. Enfin tout bien conſideré, ſe borner au préſent, qui ſeul eſt en notre pouvoir, c'eſt un parti digne du ſage; nuls inconvéniens, nulles inquiétudes de l'avenir dans ce Syſtême. Uniquement occupé à bien remplir le cercle étroit de la vie, on ſe trouve d'autant plus heureux, qu'on vit non ſeulement pour ſoi, mais pour ſa Patrie, pour ſon Roi, & en général pour l'humanité qu'on ſe fait gloire de ſervir. On fait le Bonheur de la Societé, avec le ſien propre. Toutes les vertus conſiſtent à

bien

bien meriter d'elle, comme nous allons l'expliquer.

Que d'autres s'elevent sur les aîles du Stoïcisme, (s'il lui en reste encore,) jusqu'au haut de ce roc escarpé, où Hésiode a bâti un Temple sublime à la vertu, toujours piqué des ronces dont le chemin est heriſſé, sans les sentir, & toujours cotoyant un précipice, sans y tomber: ils pourront bien donner le nom à quelque Secte, comme Icare donna le sien aux Mers où il tomba; mais plus ils s'eloigneront de la Nature, sans laquelle la Morale & la Philosophie sont également etranges, plus ils s'éloigneront de la vertu. Ce n'est point aux Philosophes quelle a eté reservée. Tout esprit de parti, toute secte, tout Fanatisme lui tourne le dos. Elle a eté donnée, ou plutot enseignée à

tous

tous les Hommes. Soyons hommes seulement, & nous serons vertueux. Rentrons en nous-mêmes & nous y trouverons la vertu: ce n'est point aux Temples, c'est dans notre cœur qu'elle habite. Ce n'est point je ne sai quelle Loi Naturelle que la Nature méconnoît, ce sont les plus sages des hommes qui l'y ont gravée, & en ont jetté les plus utiles fondemens.

En general les hommes sont nés mechans; sans l'éducation, il y en auroit peu de Bons; & encore avec ce secours, y en a-t-il beacoup plus des uns, que des autres. Tel est le vice de la conformation humaine. L'éducation seule a donc amélioré l'organisation; c'est elle qui a tourné les hommes au profit & à l'avantage des hommes; elle les a montés, comme un horloge, au ton qui pût servir, au dégré

le

le plus utile. Telle est l'origine de la vertu; le Bien Public en est la source.

Ecoutons un Philosophe. „Les Rois „ont leurs vertus & leur Justice; elles „ont d'autres limites que chez les parti„culiers. Dieu donna toujours le Droit, „où il donna la Force. Les voyes les „plus injustes en apparence, deviennent „justes, lors qu'un Prince les croit telles; „comme celles qui semblent justes ne le „sont plus, lors qu'il croit faire une injus„tice. L'Intention fait tout.

Voila à peu près, si je m'en souviens bien, ce que j'ai lû dans les *Lettres* de Descartes.

Si de l'image des Dieux, on remonte aux Dieux mêmes, on aura une grande idée

idée de leur Justice, & de la solidité de leurs Decrets. Si de là on descend à celle des peuples qui suivent aveuglément ce qu'ils trouvent reçu, & n'examinent rien, que n'en pourra-t-on pas penser?

Si chacun eut pu vivre seul & uniquement pour soi, il y auroit eu des hommes & point d'humanité; des vices, ou soi disant tels, & point de remords. Il n'y a point *d'Animalité*, pour employer ce mot dans un sens barbare, entre les animaux qui n'ont qu'un commerce de passions *vulgivagues*.

La necessité des liaisons de la vie, a donc été celle de l'établissement des vertus & des vices, dont l'origine est par consequent d'institution politique; car sans eux, sans ce fondement solide, quoi qu'ima-

qu'imaginé, l'édifice ne pouvoit se soutenir & tomboit en ruine. Nous pouvons dire des Vertus, ainsi envisagées, ce que zénon disoit des Vices, qu'elles sont toutes égales. Mais l'honneur, & la gloire, séduisans Phantomes, ont eté nommés pour servir de Cortege à la Vertu qu'ils excitent. Le mepris, l'opprobre, la crainte, l'ignominie, les remords, sont attachés aux Vices pour les poursuivre, les effraier, & leur servir de furie. Enfin on a remué l'imagination des hommes, & par là on a tiré parti de leur sentiment, & ce qui en soi n'est que chimère, devient par relation un bien réel, à moins qu'on n'excepte l'amour propre attaché aux belles actions meme secretes; plus flatté, lors qu'elles sont publiques; car c'est en cela que consistent l'honneur, la gloire, la réputation, l'estime, la consi-

déra-

dération & autres termes qui n'expriment que les jugemens d'autrui qui nous sont favorables & nous sont plaisir. Au reste la convention, un prix arbitraire fait tout le mérite & le démerite de ce qu'on appelle vice & vertu.

Quoi qu'il n'y ait point de vertu proprement dite, ou absolue, ce mot ne formant comme tant d'autres qu'un vain son, il en est donc de relatives à la Société, dont elles sont à la fois l'ornement & l'appui. Qui les possede au plus haut degrè, est le plus heureux de cette espece de Bonheur qui appartient à la vertu. Ceux qui la negligent & ne connoissent point le plaisir d'etre utiles, sont privés de cette sorte de felicité. Peut-etre, tant la Nature se suffit, sont-ils dedommagés de ne point vivre pour les autres, par la

satis-

satisfaction qu'ils ont de vivre pour eux seuls, & d'etre à eux-memes leurs parens, leurs amis, leur maitresse & tout l'univers. Ceux là, se trouvant malheureux dans la vie, ne se soucieront pas de la conserver, uniquement parcequ'elle est aussi utile à leur famille, qu'elle leur est à charge, & comme je l'ai vu, la plus funeste ambition leur fera chercher la mort.

Le Bonheur de l'homme augmente aux yeux des personnes bien nées, par le partage & la communication. On s'enrichit en quelque sorte du bien qu'on fait, on participe à la joye qu'on procure. Il etoit digne de l'homme que cela fût ainsi. Il ne suffisoit pas que la vertu fut la Beauté de l'Ame; il falloit, pour nous exciter à faire usage de cette Beauté, que l'Ame fut

flattée

flattée d'etre Belle, & sur-tout d'être trouvée telle, & qu'elle y trouvât du plaisir; comme une jolie Femme, qui aime la flaterie & les caresses d'amour, à cause de la vanité & de la voluptè qui les suit, forcée d'ailleurs de s'aimer par l'image même de ses charmes: ou plutôt semblables à cette Coquette d' *Alcibiade*, qui dit qu'elle aimeroit mieux „ être bien moins aimable, „ & rencontrer quel qu'un qui lui fit com- „ pliment „. Qu'importe qu'une Femme soit laide, si elle passe pour jolie, qu'un homme soit sot, s'il passe pour avoir de l'Esprit, qu'un homme soit vicieux, s'il passe pour Vertueux ? Ne dit-on pas tous les jours en fait de galanterie, que la prudence & la circonspection suffisent, qu'il vaudroit mieux qu'on en soupçonnât moins, & qu'on en fit davantage ? on est heureux par l'opinion d'autrui, comme

par la sienne propre. La vanité rend plus de services à l'homme, que l'amour propre le plus juste & le mieux réglé ; demandez le à cette foule de mauvais Auteurs, qui pesent leur mérite dans la balance de leurs Libraires.

Personnifions la Vertu. L'honneur est le Diamant qu'elle porte au doit : amans vils, ce n'est point elle qu'on aime ; c'est son brillant qu'on voudroit avoir, sans passer par sa rude étamine, & cette fortune arrive en effet fort souvent à ceux qui en sont le moins dignes. C'est une vielle laide, qu'on recherche pour le lustre qui pend à ses oreilles, ou pour son argent quil faut gagner. Tels sont les charmes de cette Reine du sage, de cette Belle par excellence, de cette divinité Stoicienne!

La

La Vertu encore, si vous voulez, tandis que mon Auteur me met en goût de faire des comparaisons (Dieu me préserve d'en faire d'aussi sérieusement comiques (1) qu'il en fait quelquefois !) la Vertu, dis-ja, sera l'Arbre, dont on se soucie peu, qu'on regarde à peine, & qu'on ne cherche qu'à cause de son ombre; ombre singulière, en ce qu'elle répond ordinairement fort mal au corps qui la produit; tantôt trop grande, tantôt trop petite, suivant que le vent soufflant ou en prouë, ou en poupe, la contracte, ou la disperse. Enfin nous sommes pour la plûpart de vrais petits Maitres en fait de Ver-

(1) Seneque compare une définition plus ou moins étendüe, à une Armée qui occupe plus ou moins de terrain.

Vertu ; les faveurs qu'elle nous accorde, ne ſont rien, ſi elles ne ſont du bruit. Presque perſonne ne veut avoir un mérite obſcur & inconnu ; on fait tout pour la gloire. Ariſtote la regarde comme le premier des Biens externes ; Horace dit que la vertu cachée eſt presque nulle : Ciceron eût dit la même choſe, s'il eût oſé ; il a fait ſonner ſa vertu auſſi haut que ſon éloquence ; pourquoi ? pour en retirer cette gloire, dont il étoit ſi avide. Il y a peu de vertus dont on ne faſſe parade. Peu de Carnéades ſont le Bien pour le Bien, & même aux dépens de leur propre fortune ; peu de gens eſtiment d'autant plus la vertu, qu'elle eſt plus cachée, & d'autant moins, qu'elle a déjà transpiré. Ainſi quoi que Carnéade ait été chef d'une opinion contraire à celle de Chryſippe & de Diogène, qui pour acquérir toute la

gloire du monde, n'auroient pas daigné seulement *étendre le doit*, il paroit que, tout bien examiné, il n'a pas moins méprisé la gloire que ces Philosophes ; (J'entens la vaine gloire qui vient du suffrage des hommes, si on peut appeller *vaine*, une passion qui conduit aux plus belles choses,) & qu'il a parfaitement connu le vrai mérite, en confondant la gloire avec la vertu, & dédaignant le plaisir de l'exercer pour un autre but qu'elle même. Si c'est là un raffinement d'amour propre, & que le mépris même de la vanité en marque l'excès, (comme en effet la modestie est souvent un orgueil déguisé,) c'est dans cette étrange & belle vanité que je place la perfection de la vertu, & la plus noble cause de l'Héroïsme. S'il est délicat de se juger soi-même, à cause des piéges que nous tend l'amour propre ; il n'est

pas moins beau d'être forcé de s'eſtimer, lors même qu'on eſt mépriſé par les autres. C'eſt par ſoi, plutôt que par autrui, que doit venir le Bonheur. Il eſt grand d'avoir à ſon ſervice la Déeſſe aux cent bouches, de les réduire au ſilence, de leur déffendre de s'ouvrir, d'en dédaigner l'Encens, & d'être à ſoi-même ſa Renommée. Qui ſeroit ſûr qu'il vaut lui-ſeul toute ſa Ville, pourroit s'eſtimer & ſe reſpecter autant qu'il pourroit l'être par toute cette ville, & ne perdroit rien à tant d'applaudiſſement mépriſés? Qu'ont au reſte de ſi flateur la plûpart des loüanges, pour les briguer tant? Ceux qui les prodiguent, ſont ſi peu dignes de les donner, que ſouvent elles ne méritent pas la peine d'être entenduës. Un homme d'un mérite ſupérieur, n'eſt obligé de les écouter, que comme un Grand Roi

lit

lit de mauvais vers faits à son éloge.

Qu'il me soit permis de tracer un petit Tableau des vertus de la Societé. Chacun à la sienne. Le medecin, par son Art de conserver les hommes, fait plus que s'il les crèoit de nouveau. Le Père de Famille éleve des enfans tendres & reconnoissans; il leur donne une seconde vie, plus précieuse que la première. L'Epoux plein d'attentions & d'égards, se respecte dans sa Compagne, & tache de lui faire une chaine de fleurs. L'Amant ne peut jamais trop sentir ce que fait pour lui une Maitresse qui ne lui doit rien, & lui sacrifie tout. Le veritable Ami, complaisant sans bassesse, vrai sans dureté, prudent, discret, obligeant, deffend son Ami, lui donne de bons conseils, & n'en reçoit point d'autres.

Il est des vertus de tous les Etats. Le citoyen fidele & Zelé, fait des vœux pour sa Patrie & pour son Prince. L'Officier brave & éclairé, conduit le Soldat intrepide & feroce. Le Moraliste sensé fournit de bons préceptes puisés dans la Nature. L'Historien nous offre les plus grands exemples de l'Antiquité la plus reculée. La Volupté, ce charme de la vie, coule des plumes qu'elle anime. Le Comique répand le sel avec la joye ; l'un excite l'esprit, qu'il pique avec plaisir ; l'autre est le bien des Cœurs qu'il dilate. Enfin le Tragique, le Romancier, &c. font naître ces sentimens de tendresse & de grandeur, que le Poëte transporté éleve jusqu'à l'enthousiasme.

Sentir le Mérite, en est un ; le récompenser, est divin.

Roi

Rois, imitez le Salomon du Nord; Soiez les Heros de l'Humanité, comme vous en êtes les chefs. Descendre à la qualité de Mécènes, C'est s'élever. Le courage des Ames est autant au dessus de celui des Corps, que la Guerre des sciences est au dessus de celle des Armes. Soutenez ce courage qui fait la gloire d'un Etat: l'autre n'en fait que la sureté. La protection fait sur le Génie, ce que le Soleil fait sur la Rose, qu'il épanouït.

Vous, Philosophes, secondez moi, osez dire la vérité, & que l'Enfance ne soit pas l'âge éternel de l'homme. Ne craignons point la haine des hommes, ne craignons que de la mériter. Voila nôtre vertu. Tout ce qui est utile à la Societé, en est une, le reste est son Phantôme. V. L'*essai sur le merite & la vertu* de Mr. D.

Où en sommes nous, s'écrient les Théologiens, s'il n'y a en soi ni vices, ni vertus, ni Bien, ni mal Moral, ni juste, ni injuste? si tout est arbitraire, & fait de main d'hommes, pourquoi ces remords, dont on est déchiré à la suite d'une mauvaise action? Otera-ton la seule vertu qui reste aux Criminels, comme dit V. dans *Semiramis*?

Laissons déclamer les ignorans & les Fanatiques, & entrons tranquillement dans cette nouvelle carrière, où la meilleure Philosophie, celle des Medecins, nous conduit.

Rétrogradons vers nôtre enfance; nous n'avons que trop peu de pas à faire pour cela, & nous trouverons qu'elle est l'Epoque des remords. Dabord ce n'étoit qu'un simple sentiment, reçû sans examen & sans choix,

choix, & qui s'eſt auſſi fortement gravé dans le Cerveau, qu'un cachet dans une cire molle. La paſſion, Maitreſſe ſouveraine de la volonté, peut bien étouffer ce ſentiment pour un tems; mais il renait, quand elle ceſſe, & ſurtout lorsque l'Ame, renduë à elle même, réflechit de ſens froid; car alors les prémiers principes qui forment la conſcience, ceux dont elle a été imbüe, reviennent, & c'eſt ce qu'on appelle remord, dont les effets varient à l'infini.

Le remord n'eſt donc qu'une facheuſe réminiscence, qu'une ancienne habitude de ſentir, qui reprend le deſſus. C'eſt, ſi l'on veut, une trace qui ſe renouvelle, & par conſéquent un vieux préjugé que la volupté & les paſſions n'endorment point ſi bien, qu'il ne ſe réveille presque tou-

jours tôt ou tard. L'homme porte ainsi en soi même le plus grand de ses ennemis. Il le suit partout, & comme Boileau le dit du Chagrin, d'après Horace, il *monte en croupe & galeppe avec lui.* Heureusement ce cruel ennemi n'est pas toujours vainqueur. Toute autre habitude, ou plus longue, ou plus forte, doit le vaincre nécessairement. Le sentier le mieux frayé s'efface, comme on ferme un chemin, ou comble un précipice. Autre education, autre cours des esprits, autres traces dominantes, autres sentimens enfin, qui ne peuvent penétrer nôtre Ame, sans s'elever sur les débris des premiers, qu'un nouveau mécanisme abolit.

Voici maintenant des faits incontestables. Ceux qui sur mer prêts à mourir de faim, mangent celui de leurs Compagnons, que le sort sacrifie, n'en ont pas

plus

plus de remords, que les Antropophages. Telle est l'habitude, telle est la nécessité, par qui tout est permis.

Autre Religion, autres remords: autres tems, autres mœurs. Lycurgue faisoit jetter à l'Eau les enfans foibles & mal sains, en s'applaudissant de sa sagesse. Voïés sa vie dans Plutarque, elle seule vous fournira en détail la preuve de ce que j'avance en gros. Vous verrés qu'on ne connoissoit à Sparte, ni pudeur, ni vol, ni adultère &c. Ailleurs les femmes étoient communes & *Vulgivagues*, comme les Chiennes; ici elles etoient livrées par le Mari au premier beau Garçon bien fait. Autrefois les femmes seules rougissoient d'avoir leurs adorateurs pour rivaux, tandis que ceux-ci triomphoient en méprisant l'Amour & les graces. Un fléau de

l'Humanité, plus terrible que tous les vices ensemble, & qui n'est suivi d'aucun repentir, c'est le carnage de la guerre. Ainsi la voulu l'ambition des Princes. Tant la conscience qui produit ce repentir, est fille des préjuges !

Et cependant cet excellent sujet, qui emporté par un premier mouvement, a assommé un mauvais Citoyen, ou qui s'abandonne à une passion, dont il n'est pas le Maitre, cet homme dis-je, du plus rare mérite, est tourmenté par des remords qu'il n'eût point eus, s'il eût tué un adversaire en brave; ou si un Prêtre légitimant sa tendresse, lui eût donné le droit de faire ce que fait toute la Nature. Ah ! si les graces sont faites pour sauver d'illustres malheureux ; si en certains cas leur usage est plus auguste, & plus royal,

comme

comme Descartes l'insinuë, que la rigueur des Loix n'est terrible; la plus essentielle, à mon avis, est de l'exemter de remords. L'homme, sur-tout l'honnête homme, seroit-il fait pour être livré à des Bourreaux, lui que la Nature a voulu attacher à la vie par tant d'attraits que détruit un Art dépravé ? Non; je veux qu'il doive à la force de la Raison ce que tant de Scélerats doivent à la force de l'habitude. Pour un fripon qui cessera d'être malhereux, reprenant une paix & une tranquilité qu'il n'a pas méritée vis à vis des autres hommes, combien de sages & vertueuses personnes, mal à propos tourmentées dans le sein d'une vie innocemment douce & délicieuse, secoüant enfin le joug d'une éducation trop onéreuse, n'auront plus que de beaux jours sans nuage, & feront succeder un

plaisir délicieux à l'ennui qui les devoroit !

Connoissons mieux l'empire de l'organisation. Sans la crainte des Loix, nul méchant ne seroit retenu. Les remords sont inutiles (ou du moins ce qui les fait) avant le crime ; ils ne servent pas plus aprés, que pendant. Le crime est fait, quand ils paroissent : & il n'y a que ceux qui n'en ont pas besoin, qui puissent en profiter. Le tourment des autres empêche rarement (si jamais) leur rechute.

Si le remord nuit aux Bons & à la vertu, dont il corrompt les fruits, & qu'il ne puisse servir de frein à la méchanceté, il est donc au moins inutile au Genre humain. Il surcharge des Machines aussi à plain-

plaindre que mal reglées, entrainées vers le mal, comme les Bons vers le Bien, & ayant déja trop par conséquent de la frayeur des Loix, dont le filet nécessaire les prendra tôt ou tard. Si je les soulage de ce fardeau de la vie, elles en seront moins malheureuses, & non plus impunies. En seront elles plus méchantes? je ne le crois pas; car puisque le remord ne les rend pas meilleures, il n'est pas dangereux pour la Societé de les en délivrer. La bonne Philosophie se deshonoreroit en pure perte, en réalisant des spectres qui n'éffrayent que les plus honnêtes gens: tant est simple, au lieu d'être ferme, la probité! Pour eux, c'est un Bonheur de plus, qu'un malheur de moins. Félicitons ceux-ci, plaignons les autres, que rien ne peut contenir; La Nature les a traités, plus en marâtre qu'en Mère. Pour

être

être heureux, il faudroit qu'ils eussent autant de Philosophie, que de certitude d'impunité. Puis que les remords sont un vain remède à nos maux, qu'il troublent même les eaux les plus claires, sans clarifier les moins troubles, détruisons les donc; qu'il n'y ait plus d'yvraie, mêlée au bon grain de la vie, & que ce cruel poison soit chassé pour jamais. Ou je me trompe fort, ou cet antidote peut du moins le corriger. Nous sommes donc en droit de onclure que:

Si les joyes puisées dans la Nature & la Raison, sont des crimes, le Bonheur des hommes, est d'être criminels.

Heu! Miseri, quorum gaudia crimen habent!

Telle est la Nature réduite à elle-même, & comme à son pur nécessaire; on croit lui

lui faire beaucoup d'honneur, de vouloir la décorer d'une prétenduë Loi née avec elle, comme de tant d'autres idées acquises. Elle n'eſt point la dupe de cet honneur là. Semblable à un bon Bourgeois, qui préfere l'ancienneté de ſa roture, à une nouvelle Nobleſſe, qui ne coute que de l'argent; une Ame bien organiſée, contente de ce qu'elle eſt, & ne pouſſant pas ſes vûës plus loin, dédaigne tout ce qu'on lui accorde au deſſus de ce qui lui appartient en propre, & ſe réduit au ſentiment. L'Art de le manier, c'eſt-le manege de l'éducation qui le donne. Les belles connoiſſances dont l'orgueil gratifie ſi libéralement notre Ame, lui font plus de tort, qu'elles ne lui donnent de mérite, en la privant de celui que leur acquiſition ſuppoſe: car dans l'hypotèſe de la loi prétenduë naturelle & des idées innées, l'Ame

ap-

apportant avec elle le discernement de mille choses, comme du Bien & du Mal, ressembleroit à ceux qui favorisés par le hazard de la naissance, n'auroient point mérité leur Noblesse.

Pour expliquer tant de lumières qu'on a cru infuses, la Nature ne paroissant pas suffire par elle-même à ceux qui la connoissent mal, ils ont imaginé plusieurs substances, & cherché, ce qui est absurde, l'intelligence de la Raison dans de vrais Etres de Raison, comme le prouve l'Auteur de *l'Histoire de l'Ame*. Mais si les uns ont gratuitement fabriqué les idées innées, pour donner aux mots de vertu & de vice une espece d'assiete qui en imposât & les fît prendre pour des choses réelles; les autres ne sont pas plus fondés à donner les remords à tous les corps animés

més, en vertu d'une disposition particulière, qui suffiroit dans les Animaux; & qui dans l'homme, seroit de moitié avec l'éducation : Systême qui ne peut se soutenir, quand on considère seulement, que, toutes choses egales, les uns sont plus sujets aux remords que les autres, & qu'ils changent & varient avec elle. Telle est l'erreur de l'Auteur de *l'homme Machine*. Ou il n'a pas si bien connu la nature des remords, que l'Auteur d'un petit livre bien fait & bien écrit, attribué à M. de St. Evremond; ou (ce dont je ne l'aurois pas soupçonné) il n'a pas osé s'armer contre tous les préjuges à la fois.

De même que le Mal, le Bien *a ses dégrés*.

L'Idée

L'Idée de la vertu nous a eté si peu donnée avec l'être, qu'elle n'y est pas même stable, quand l'éducation & le tems ont développé & orné nos organes. C'est un oiseau sur la branche, toûjours prêt à s'envoler. Le prémier pli se refait aisément ; l'organisation reprend machinalement ce que l'éducation semble lui avoir dérobé, comme si la perfection & l'art la gênoient. Qui ignore la contagion des mauvaises lectures, le danger des mauvaises compagnies ? Un exemple pervers, une seule conversation louche détruit souvent le plus beaux regards de l'Education : & la Nature vicieuse s'applaudit de le redevenir. On diroit qu'elle s'en trouve plus à l'aise, qu'elle boëte avec plaisir, comme s'il lui etoit violent, ou douloureux de marcher droit, *si droit y a.*

Cette fragile inconstance de la vertu la mi-

mieux acquise & la plus fortement enracinée, prouve non seulement la nécessité des bons exemples & des bons conseils pour la soutenir, mais celle de flater l'amour propre par des loüanges, des récompenses, ou des gratifications qui l'encouragent lui-même, & l'excitent à la vertu. Sans quoi, à moins qu'on ne soit piqué par un certain point d'honneur, on aura beau exhorter, déclamer, haranguer, c'est un mauvais Soldat qui désertera. On dit avec raison qu'un homme qui mépriſe sa vie, peut détruire qui bon lui semble. Il en est de même d'un homme qui mépriſe son Amour propre. Adieu toutes les Vertus, si on en vient à ce point d'indolence! la source en sera nécessairement tarie. L'Amour propre seul peut entretenir le goût qu'il à fait naitre. Son défaut est beaucoup

plus

plus à craindre que son excés. La belle Societé qui ne seroit composée que de Diogènes, de Crisippes & autres fous semblables, que l'Antiquité ne nous reverer, que nous ne les fait point tant trouvions dignes des petites maisons.

Si la disposition au mal est telle, qu'il est plus facile aux bons de devenir méchans, qu'à ceux-cy de s'améliorer; excusons cette pente inhumaine de l'Humanité. Ne perdont point de vuë les Entraves & les fers que nous recevons en naissant, & qui nous suivent dans tout l'Esclavage de la vie. Voyez ces Arbres plantés au haut & au pied d'une Montagne; les uns sont petits, les autres sont grands; non seulement ils different par leurs germes, mais par le terrain plus ou moins chaud, où ils sont plan-

plantés. L'homme végete, suivant les mêmes loix ; il tient du climat où il vit, comme du Père dont il est sorti ; tout les élemens dominent cette foible machine ; elle ne pense point dans un air humide & lourd, comme dans un air pur & sec. Ainsi dependant de tant de causes externes, & à plus forte raison de tant d'internes, comment pourrions nous nous dispenser d'être ce que nous sommes ? Comment pourrions nous regler des ressorts que nous ne connoissons pas ?

Mais qui le croiroit ? le bien être est le motif même de la méchanceté. Il conduit le perfide, le Tyran, l'Assassin, comme l'honnête homme. La volonté est nécessairement déterminée à desirer & chercher ce qui peut faire l'avantage actuel

de

de l'ame & du corps: & comment? si ce n'est par ce qui la produit elle même, je veux dire par la circulation, sans la qu'elle il n'y a plus ni volonté, ni sentiment. Lorsque je fais le bien ou le mal; que vertueux le matin, je suis vicieux le soir, c'est mon sang qui en est cause, c'est ce qui l'épaissit, l'arrête, le dissout, ou le précipite; comme lorsque se faisant une route, plutôt qu'une autre, les Esprits qu'il a filtrés dans la moële de mon Cerveau, pour etre de là renvoyés dans tout les nerfs, me font tourner dans un Parc, à droite plutôt qu'à gauche. Je crois cependant avoir choisi, je m'applaudis de ma liberté. Toutes nos actions les plus libres ressemblent à celle-là. Une détermination absolument nécessaire nous entraine, & nous ne voulons point-être Esclaves? que nous sommes sous! & sous d'au-

d'autant plus malheureux, que nous nous reprochons sans cesse de n'avoir pas fait ce qu'il n'étoit pas en nôtre pouvoir de faire !

Mais puisque nous sommes machinalement portés à nôtre bien propre, & que nous naissons avec cette pente & cette invincible disposition, il s'en suit que chaque individu en se préferant à tout autre, comme sont tant d'inutiles, qui rampent sur la surface de la terre, ne fait en cela que suivre l'ordre de la Nature, dans lequel il faudroit être bien bisarre & bien déraisonnable, pour ne pas croire qu'il pût être heureux. Si ceux qui font le mal, peuvent l'être, comme on n'en peut douter; si non seulement ils sont sans remords, mais s'ils ne craignent point d'expier par les supplices la punition de

leur crimes ; à plus forte raison ceux qui se contentent de ne pas faire le bien, ne se croyant point obligés de tenir une parole que d'autres ont donnée pour eux, pour bront ils avoir le lonheur, qui peut dépendre de leurs aises, & en général de leur façon de sentir. Ou la raison se „ mocque „ (comme dit fort bien Monta- „ gne) ou elle ne doit viser qu'à nôtre con- „ tentement, & tout son travail tendre „ en somme à nous faire bien vivre, c'est „ à dire, à notre aise. Toutes les opi- „ nions du Monde en sont là, que le plaisir „ est notre but. Quelque personnage que „ l'homme entreprenne, il joüe toujours „ le sien parmi, & dans la vertû même, „ le dernier bût de notre visée, c'est la „ volupté. „ Quel plus naïf, quel plus charmant Epicurien !

Le plaisir de l'Ame étant la vraïe source du bonheur, il est dont très-évident que par rapport à la félicité, le bien & le mal sont en soi fort indifferens; & que celui qui aura une plus grande satisfaction à faire le mal, sera plus heureux que quiconque en aura moins à faire le bien. Cé qui explique pourquoi tant de Coquins sont heureux dans ce monde; & fait voir qu'il est un bonheur particulier & individuel qui se trouve, & sans vertu, & dans le crime même.

Une source de bonheur que je ne crois pas plus pure, pour être plus noble & plus belle dans l'Esprit de presque tous les hommes, c'est celle qui coule de l'Ordre de la Societé. Plus la détermination naturelle de l'homme a parce vicieuse & comme monotrueuse par rapport à la So-

cieté. plus on a crû devoir y apporter differens correctifs. On a lié l'idée de générosité, de grandeur, d'humanité aux actions importantes au commerce des hommes; on a donné de l'Estime, & de la considération à qui ne nuiroit jamais, quelque bien qui lui en pût arriver; du respect, des honneurs, & de la gloire, à qui serviroit la patrie, l'amitié, l'Amour, ou l'humanité même à ses propres dépens; & par ses aiguillons, tant d'Animaux à figure humaine sont devenus Heros. Loin d'abandonner les hommes à leur propre nature, hélas! trop stérile, pour leur faire porter du fruit, il a fallu les élever & les greffer en quelque sorte, dans le tems que la sève pouvoit le mieux passer dans la branche qu'on leur entoit.

On voit que je ne me lasse point de revenir

venir à l'éducation, qui seule peut nous donner des sentimens & un bonheur contraires à ceux que nous aurions eus sans elle. Tel est l'effet de la modification ou du changement qu'elle procure à nôtre instinct, ou à nôtre façon de sentir. L'Ame instruite, ne veut, ne suit, ne fait plus ce qu'elle faisoit auparavant, lorsqu'elle n'étoit guidée que par elle. Eclairée par mille sensations nouvelles, elle trouve mauvais ce qu'elle trouvoit bon, elle loüe en autrui, ce qu'elle y blamoit. Vraïes Girouëttes, nous tournons donc sans cesse au vent de l'Education, & nous retournons ensuite à nôtre premier point, quand nos organes remis à leurs ton naturel, nous rappellent à eux, & nous font suivre leurs dispositions primitives. Alors les anciennes déterminations renaissent; celles que l'art avoit produites, s'effacent:

On n'eſt pas même le Maitre de profiter de ſon Education, autant qu'on le voudroit, pour le bien de la Societé.

Ce Matérialisme mérite des égards : il doit être la ſource des indulgences, des excuſes, des pardons, des graces, des éloges, de la modération dans les ſupplices, qu'on doit ordonner à regret, & des récompenſes duës à la vertu, & qu'on ne ſauroit accorder de trop grand cœur. La Vertu étant une espece de hors d'œuvre, un ornement étranger, toujours prêt à fuïr, ou à tomber, faute d'appui. En tout cependant, l'intereſt public mérite d'être conſulté ; car il faut bien tuer les chiens enragés, & écraſer les ſerpens.

On voit que toute la différence qu'il y a entre les Méchans & les Bons, c'eſt

que

que chez les uns, l'interêt particulier eſt preſere à l'interêt général, tandis que les autres ſacrifient leur Bien propre, à celui d'un Ami, ou du Public.

Il me reſte à ouvrir cette nouvelle ſource de vertu, qu'on appelle courage. Les Cœurs foibles & laches ſuccombent ſous le poids de l'adverſité ; les Ames fortes & courageuſes la ſupportent, & principalement celles qui ſont éclairées, & joignent de ſalutaires études à une heureuſe organiſation. Marchons donc ſans reprendre haleine, & tachons de ne point broncher en ſi beau chemin.

L'Ame a ſa commotion, comme le Corps ; la fortune peut la bouleverſer à ſon gré ; mais c'eſt une maladie qui n'eſt ni ſans Medecins, ni ſans remedes. Epi-

cure, Seneque, Epictete, Marc Aurele, Montagne, voila mes Medecins dans l'adverſité; leur courage en eſt le remede. Vous ſavez qu'après une violente chute, le ſentiment s'affaiſſe avec les fibres du Cerveau; pour le relever, il faut rétablir par la ſaignée les reſſorts etouffez. Il en eſt de même ici. La force, la grandeur, l'Heroïsme de ces Ecrivains paſſe dans l'Ame étonnée, comme une eſpece de Cardiaque, qui la ſoutient & la reſtaure, pour ainſi dire, dans les foibleſſes de l'infortune.

Le Stoïciſme tant raillé, tant décrié nous prête donc des armes victorieuſes; il nous offre une eſpece de rade, où nous pouvons radouber notre vaiſſeau battu par la Tempête. Quelle meilleure Bouſſole! Quel plus utile exercice! J'apprens à luter;

je

je deviens Athlete avec ceux qui le sont. Pour ne pas faire naufrage, on n'être pas terrassé, il ne faut que se servir des muscles de la Raison. C'est par le courage qu'on peut sortir vainqueur du combat. Telle est la ressource des gens de Lettres, interdite à ceux qui ne les cultivent point, & qui cede cependant à celle de tant d'ignorans bien organisés, comme eût été, par exemple, Scaron, dont le tempérament seul faisoit la gaieté, indépendemment de toute Littérature.

La Nature a ses droits; on peut sentir, & même on le doit, non en lâche, ou comme le vulgaire; mais en homme de courage, ou en Philosophe animé par tant de beaux exemples. Comme tel, je me suis soumis à l'adversité, en qualité d'homme, je l'ai sentie. Si le premier

titre me fait honneur, le second ne me fait point rougir, *nihil humani a me alienum puto.* Que la disgrace revienne, dont me préservent, non les Dieux inutiles au monde, mais le plus Grand des Rois; je la sentirai encore, mais je la supporterai. Elle est le creuset, ou *l'accoucheuse* de la vertu, comme dit l'aimable Auteur des *Lettres sur les Phisionomies.*

Mais n'en est-elle pas quelquefois la peste, ou l'écueil? Helas! dans quelles tristes & déplorables extremités nous réduisent la pauvreté, la misère, la douleur, les fers! l'horreur & le désespoir marchent à leur Suite; l'Ame avilie, sans courage, n'a plus d'espoir, plus de prétentions qu'à la mort. Rarement la diffère-t-elle, sans se reprocher, ou sa lacheté, ou les préjugés qui la retiennent:

regardant le néant, comme un Bien, par ce que son Etre est un mal, elle se fait un devoir de s'y précipiter. Sans doute c'est violer la Nature, que de la conserver pour son propre tourment. J'ai vû les plus saints personnages, les plus fortes Ames, forcées de desirer la Mort, & leurs Amis l'implorer pour eux. La triste destinée du Grand Boerhaawe en fait foi. Lors que la vie est absolument sans aucun Bien, & qu'au contraire elle est assiégée d'une foule de maux terribles, faut il attendre une Mort ignominieuse?

Je ne prétends pas dire qu'on ne doive pas supporter la pauvreté & la douleur; il faut se plier à la dureté des tems. Tous ces momens de courage (ou plutôt de fureur) tant vantés, ne viennent souvent que pour dispenser un lâche d'en avoir

toute sa vie. Sophismes captieux, Enthousiasme Poëtique, petite grandeur d'Ame, tout ce qui a eté dit en faveur du Suïcide!

Voilà certes un grand courage & une Ame bien forte dans les revers, qui ne peut supporter la pauvreté! Et comment se peut-il que ceux qui ont montré tant de vigueur dans le sein des Richesses, la perdent dans celui de la misère? Et sur tout, que tel qui s'étoit élevé il n'y a qu'un moment au dessus de l'humanité, pour qui la douleur & la pauvreté n'etoient point un mal, ne se souvenant plus de son Systême, conseille le Suïcide! „ Tu „ pleures, dit mon Stoïcien; parceque „ le pain te manque! & que t'importe, „ puisque les moyens de mourir ne te „ manquent pas? Pour un moyen de ve-

„ nir

„ nir au Monde, la Nature qui ne retient „ perſonne, t'en offre cent d'en ſortir. „ Et un moment auparavant, on ne pouvoit être malheureux dans l'indigence avec de la vertu ! Je t'entens ; c'eſt que cette vertu conſiſte apparemment plus à ſecoüer le joug, lors qu'il eſt très-difficile à porter, qu'à le porter, lors même que cela ne coute pas beaucoup de peine.

Faire parade d'un courage qui enfle nos Ames, & s'arrêter ainſi dsns le plus beau chemin ! dire que la pauvreté & la maladie ne ſont point des maux, & vouloir qu'on ſe tuë pour s'en delivrer ! ce' n'eſt pas la ſeule contradiction digne d'un bel Esprit. Notre Payen ne prétend-il pas encore que la principale affaire d'un Philoſophe, eſt d'apprendre tous les jours à mourir. Or c'eſt aller ſur les briſées du

Christianisme. Lors qu'on ne craint & ne croit pas même les suites de la mort, si on ne meurt pas toûjours trop tôt, (car je ne vois pas qu'on ait rien de mieux à faire, que de vivre,) du moins ne doit on pas plus desirer, que craindre le ciseau d'Atropos. Il faut lui laisser couper le fil, quand elle voudra, & ne point s'en mettre en peine ; soit que cela se fasse machinalement, ou par raison ; ou qu'on soit tellement emporté par le tourbillon des plaisirs, qu'on n'ait pas le tems d'y songer, il n'importe, pourvû qu'on n'ait ancune inquiétude. J'aime autant n'avoir jamais l'idée de la mort, si elle m'importune, ou m'effraye, comme elle effrayoit Ciceron, que l'honneur d'être en présence & de la braver. La faux est levée pour tous les hommes, je m'y soumets ; c'est au vulgaire à trembler ; il est aussi ridicule à

qui

qui n'admet qu'une vie (qu'il trouve belle & bonne, s'il n'eſt pas hippocondriaque) de ſe préparer à recevoir le coup qu'il ne craint point, que de l'accélerer, lors que la vie non ſeulement eſt ſupportable, mais pleine d'agrémens.

Quelle folie de préferer la mort au plus délicieux train de vie! de croire, que qui ne peut mener une vie Solitaire & Philoſophique, ne puiſſe être heureux, & doive en conſéquence quitter la vie, plutôt que de porter des chaînes de fleurs. De bonne Soi Seneque a-t-il pû ſerieuſement conſeiller la mort à un Ami auſſi puiſſant, auſſi élevé en Dignités, auſſi riche & entouré de plaiſirs que Lucilius, à qui ſes Lettres ſont adreſſées, ſous pretexte que tant d'honneurs & de Voluptés ſont un trop peſant fardeau? Mais Montagne lui-

même

même, qui a eté si vivement frapé de ce goût surprenant pour la Mort, n'est pas pardonnable, ce me semble, d'avoir crû, comme les Stoïciens, que la Mort devoit faire la principale etude d'un Philosophe. C'est peut-être accuser sa peur, & comme dit cet Auteur même, sa *couardise*, que d'employer sans cesse tous les moyens de s'apprivoiser avec la Mort; c'est afin de n'être pas si déconcerté, quand elle paroîra, semblable à un enfant qui auroit peur d'une souris, & à qui, pour le le corriger de ce déffaut, on la feroit voir en peinture, chaque partie, l'une apres l'autre, avant de risquer de lui montrer l'original. Mais deviner par qui notre aimable & judicieux Pirrhonien a été entrainé dans ce piége? par un homme qui dit que *la Philosophie n'est rien, si elle n'est ornée*; plus déraisonnable en cela, qu'un

Chy-

Chymiſte, qui diroit qu'il n'y a point de Medecine ſans la chymie. La Philoſophie bien reglée conduit à l'amour de la vie, dont nous éloigne ſon Fanatiſme (car elle a le ſien ;) mais enfin elle apprend à mourir, quand l'heure eſt venuë.

Seneque, ſi inconſéquent d'ailleurs, à ſû mourir, quand il l'a fallu. Comme il avoit employé ſa pénétration à voir de loin l'orage qui le menaçoit, & ſa Philoſophie (alors bien placée) à en recevoir le coup; des qu'il eut ordre de mourir, il choiſit de ſens froid ſon genre de mort, & fit voir que, s'il avoit eté homme durant ſa vie, s'il avoit eté attaché à ces grands biens, objets de la jalouſie publique, & funeſtes preſens du plus cruel des Princes, il ſavoit tout quitter & rompre ſes chaînes, comme un autre Samſon, pour perir en Heros de ſa Secte. Autant (il l'inſi-

nüe

nüe lui-même) il est honteux de se laisser trainer, au lieu de marcher, quand il faut obéir ; autant il est beau de s'élever au dessus de la Mort par la grandeur du mépris. Il n'y a qu'une action que je trouve encore plus belle, c'est d'avoir le courage de supporter le fardeau de la vie & des revers, quand ce n'est pas pour soi seul qu'on vit.

Combien d'autres especes de gloire ! Celles que donnent les Armes, les Sciences, les Beaux Arts ! Le beau champ à parcourir, pour qui voudroit s'étendre ! Bornons nous, craignons la stérile fecondité de tant d'Ecrivains.

Qui n'a de passion que pour les Lettres, peut bien se contenter de la gloire qui les suit.

Je

Je dis de ceux qui craignant de quitter le chemin battu, n'osent s'ecarter des opinions reçues & penser autrement que les autres, ce qu' Horace dit des imitateurs, *servum pecus*! O vous que la démangeaison d'écrire tourmente, comme un Démon, & qui pour un grain de reputation donneriez volontiers les Mines du Perou, laissez là tout ce vil troupeau d'Auteurs vulgaires, qui rampent à la suite des autres, ou dans la poussière de l'Erudition; laissez là ces fastidieux savans dont les ouvrages peuvent assez bien être comparés à ces vastes Landes tristement uniformes sans fleurs & sans fin. Ou n'écrivez point, ou prenez un autre essor; Soyez libres & grands dans vos écrits, comme dans vos actions, montrez une Ame élevée, indépendante. Cette voïe est risqueuse, je le sai; qui fait son étude de l'homme, doit

s'aten

s'attendre à avoir l'homme pour ennemi. Galilee fut enfermé dans les prisons de l'Inquisition pour avoir osé penser que la Terre tournoit : exemple de la tyrannie Ecclésiastique, qui fit grand peur à Descartes. Mais si la gloire augmente avec le péril, le Bonheur n'augmenteroit-il point avec la gloire ?

C'est ce que je ne décide point, pour ne pas séduire ceux qui habitent de moins heureuses Contrées : car d'ailleurs je vois que la Philosophie paroît à tous belle & bonne, mais que ce n'est pas pour ses beaux yeux, du moins pour l'ordinaire, qu'on lui fait la Cour. Peu se sentent un certain génie, cette étoile du Bonheur, ou du Malheur de notre vie, sans courir aprés la gloire ; Spectre brillant, quand c'est la Vérité qui l'enfante ; puissant, quand c'est l'Opi-

l'Opinion, Reine plus dominante & plus despotique. La Renommée n'a point trop de ses cent bouches pour redire & publier les Découvertes & les Conquêtes faites dans l'Empire de l'Esprit. Elles sont le prix & la récompense de tous les travaux Littéraires, qui sans cette flateuse amorce seroient beaucoup plus rares & plus imparfaits. On penseroit pour soi, & non pour les autres; ou plûtôt, on penseroit moins, & on sentiroit davantage. Mais non; traitant la Philosophie, comme nos Maitresses, nous voudrions avoir l'Univers pour confident des faveurs qu'elle nous accorde. Nous sommes donc Philosophes, comme on a vu que nous sommes vertueux; il y a plus de vanité, que de curiosité & d'envie d'obliger dans nos Etudes & dans les services que nous rendons. Il étoit bien juste de trouver

en soi un sentiment qui nous dédommageât de l'ingratitude & nous fit oublier tant de gens qui n'en ont point.

Qu'est ce donc que cette Réputation qui fait tant de bruit dans le Monde, après laquelle on court, dés qu'on sait barbouiller du papier, & qu'on méprise autant, lorsqu'on ne peut l'atteindre, qu'on feint de la mépriser, lorsqu'on est célèbre? Quel est cette Trompette, qui plus puissante que celle de Mars & de Bellone, élevant notre courage & nous étourdissant sur les dangers, nous appelle à combattre par les seules armes de la Raison, des ennemis vainqueurs de la Raison & des Tems? *verba & voces*, une vaine image, comme on l'a dit avant moi, un songe, l'ombre d'un songe, un écho &c. Mais aussi fous que les Poëtes, & peut-être plus, les Philoso-

losophes métamorphosent cet écho en Nymphe, en Nymphe charmante, que dis-je ? en Impérieuse Divinité : & c'est ainsi que notre pauvre imagination se repaît, comme la leur, de belles chimères. Vrais Ixions, prendrons nous toujours la Nüe, pour Junon ? le frivole, pour l'utile ? ce qu'il y a de plus stérile, pour ce qu'il y a de plus fécond ? Prendrons nous toujours l'esprit pour le sentiment, & la vanité pour ce juste amour propre qui nous a été donné en partage ? Nous laissons, je le dis dans un sens bien different de Seneque, nous dédaignons les plus grands Biens, le plaisir de jouir à longs traits de nous même & des Corps qui nous environnent, pour courir après des Biens imaginaires, après des sons & des douceurs, si l'on peut donner ce nom, à ce qui est mêlé de tant d'amertume.

Som-

Sommes nous dans ce monde pour chercher & goûter la célebrité, ou les plaisirs de la vie ? Puisque le hazard nous y a jettés, je ne dirai point au préjudice de tant d'autres que milles causes empêchent tous les jours de sortir du néant, il paroît que le premier but, & le plus raisonnable, est d'y vivre tranquille, à l'aise & content. C'est une chose décidée, beaucoup mieux par la conduite de tous les hommes, que par toutes les Opinions diverses de ceux d'entr'eux que se sont ériger en Précepteurs du Genre humain. Songer au Corps, avant que de Songer à l'Ame, c'est imiter la Nature qui a fait l'un avant l'autre. Quel autre guide plus sûr ! N'est ce pas à la fois suivre l'instinct des hommes & des animaux ? Disons plus, & prêchons une Doctrine que nous avons eu l'honneur de ne pas suivre ; il ne faut culti-

cultiver son Ame, que pour procurer plus de commodités à son corps ; peut-être ne faut il écrire, comme tant d'Auteurs, que pour attrapper ou l'argent des Libraires, ou une estime encore plus lucrative. S'il est des causes finales, celle-ci en est une, & des plus sensées ; l'amour de la vie & du bien-Etre, a évidemment des Droits plus presses que ceux de l'amour propre, & comme le plaisir va devant l'honneur, pour qui a la goût bon, le pain est un aliment plus solide que la Reputation.

Travaillons donc d'abord par nous l'assûrer ; c'est le meilleur parti qu'on puisse tirer du prëjugé des hommes, assez simples pour croire qu'un savant vaut mieux qu'un ignorant. La gloire au reste viendra, quandelle voudra. Que nous sommes

vains & dupes, qui pis eſt, de nous ſacrifier au chimérique honneur d'immortaliſer les Lettres de l'Alphabet qui compoſent nos noms ! Soyons meilleurs Pilotes de la vie ; que le ſentiment ſeul nous ſerve de Bouſſole, & nous ne ferons voile que vers le Port de la Liberté, de l'indépendance & du Plaiſir.

Encore un mot ſur les dangers de la Carrière où je ſuis entré. Il eſt beau, je le veux, de pouvoir comprer, non ſur le ſuffrage de la Poſtérité qu'on ne rencontre point, mais ſur celui de quelques contemporains connoiſſeurs. Il eſt agréable de voir ſa Raiſon & ſes Lumiéres croître & s'étendre ſous les aîles de la Philoſophie & des Muſes ; mais il y faut être en ſûreté, & que la Poule ne laiſſe pas prendre ſes Pouſſins ; ou c'eſt être fou, que de cultiver

ver la sageſſe. Aristote ne s'yſia pas plus que moi, & fit bien: la République d'Athénes qui s'étoit deshonorée en condamnant à mort un homme qui valoit mieux qu'elle, n'eût pas rougi de ſe deshonorer une ſeconde & une troiſiéme fois. La Politique qui a fait la honte, ne la connoit point. Descartes s'abſenta auſſi fort à propos, au moindre murmure de la Mer Théologique aiſement en fureur. Prêt à jetter au feu un travail de 4 ans, combien n'a-t-il point craint que l'Egliſe (ce que je ne puis voir, ſans rire de ſa ſimplicité,) n'approuvât point ſes opinions & conjectures Phyſiques.

La gloire qui marche à la ſuite des Muſes, ne peut donc nous dédommager de la perte des Biens du Corps; c'eſt un Bien trop étranger & trop loin de nous; pour-

quoi donc lui immole-t-on ce qu'on a de plus cher au monde ! C'eſt que la vanité ſe l'approprie. Notre imagination enflée & comme bouffie par les éloges, fait paſſer l'eſtime d'autrui cher nous même, où elle ſe change en ſi haute conſidération, que nous nous regardons comme des perſonnages de grande importance, & ne voyant en nous que matière & forme, nous croyons cependant avoir non ſeulement une Ame, mais une Ame d'une trempe particuliére, ſupérieure, & faite exprés pour nous. De là viennent tous les avantages que l'Eſprit peut procurer au Corps ; car ſans doute les Liqueurs circulent avec plus d'aiſance, lorsque l'Ame eſt agréablement affectée : & toutes choſes égales, c'eſt à dire, lorsque nôtre Individu n'en ſouffre point, s'acquérir de la gloire, ex un plus grand Bien, que de n'en point avoir.

N'y

N'y auroit-il point plus de grandeur d'Ame à la mépriſer ? C'eſt ce qu'il faut demander aux Stoïciens. Voyez, diſent-ils, en levant d'orgueilleux ſourcils, voyez courir tous ces ſots ; la gloire eſt leur objet ; ils cherchent l'eſtime publique, & nous la nôtre. Nous avons trop de vertu pour en faire parade. Nous verrons dans la Suite que ces mêmes hommes ne mépriſent pas plus la réputation & l'honneur, que les richeſſes ; qu'ils ſont tout pour en avoir. Je n'en voudrois pas d'autre preuve, que toutes ces recherches d'esprit étudié, que Seneque montre dans ſes écrits, & notamment dans celui-ci dont j'ai a douci de mon mieux l'affectation.

Le mépris n'eſt pas plus un mal, que la loüange n'eſt un Bien. Mais nous

sommes assez dupes encore une fois, pour tenir par l'imagination, à celle des autres, qui nous flatte, ou nous blesse par l'image agréable, ou désagréable qui en résulte dans le cerveau. Un discours choquant ou flatteur agit, comme un Tableau, beau ou laid, par le *bene* ou le *male placitum* des Anciens. C'est pourquoi on dit : telle chose fait honneur, telle autre n'en fait point. Honneur! ah! qu'on est sot, qu'on est à plaindre, quand on n'est point Philosophe! & que bien des gens à qui on donne ce nom le méritent peu! je voudrois bien savoir, si les idées que les Indiens ont des Chinois & des François, les Turcs des Chretiens, & ceux ci des Turcs, les touchent & les mortifient. Non, répondez-vous. Pourquoi donc ce qu'on dit, ou ce qu'on pense de vous, vous fait-il tant de peine? Medecins, pourquoi ne

voulez

voulez vous pas qu'on dise ce que vous faites pour la plupart ? Ou pourquoi faites vous des choses qu'on ne peut exposer aux yeux du Public, sans vous faire rougir ? Souffrez que je vous offre en moi-même un meilleur exemple à suivre.

La plus utile médisance vous met en fureur, parceque vous en etes l'objet decrié : on me calomnie dans bien des Libelles & notamment dans un Extrait & un avis au Lecteur qui ne merite pas d'être autrement qualifié ; & je ne sors pas de ma moderation & de ma tranquillité naturelle. Un autre eût eté furieux comme vous, à la Lecture de l'Avertissement des *Pensées chrétiennes* ; que n'eût-il pas fait pour detromper le Public ? Pour moi, qui sais à quoi m'en tenir, & qui n'apprendrois rien de nouveau à ceux qui me

connoissent & qui savent mon Histoire, j'ai bien voulu le lire une fois, mais sans prendre la peine de lui repondre. Ce qui n'est pas vrai, ne merite pas qu'on s'en justifie. Piqués de mon Silence, mes adversaires ont paru sous une autre forme: ils m'ont, dit-on, attaqué dans je ne sai quel Volume de la Bibliotheque Raisonnée que je n'ai lu, ni ne veux lire, quoique je pusse le faire sans émotion. Enfin ils ont tout tenté, mais vainement pour être tirés de l'obscurité où sont condamnés des Auteurs qui se mêlent de Litterature, sans en etre plus instruits que de ma Conduite & de mes Mœurs Mais dans l'Extrait dont je parle, je suis fort mal mené, m'ecrivent mes Amis d'Amsterdam. Je le crois bien, leur ai-je repondu, car j'y suis calomnié; & moi qui n'ai que medit, pour jetter mes Confrères

frères en meilleur moule, je ne les ai pas moins mal menés. J'ai passé les bornes de la Critique envers les autres, & on a passé envers moi les bornes de la Médisance: voilà à quoi se reduit tout le grand mal qu'on m'a fait. Je suis bien aise que mes Ennemis soient plus coupables que moi.

Au reste les Opinions d'autui sont aussi étrangères à mon Etre, que ce qu'un autre sent est different de ce que je sens. Acoup sûr, celui qui me mépriſe, ne penſe pas comme moi sur mon compte, & celui qui me louë, ne me louë peut-être pas tant que moi-même. Un connoisseur qui lit un Ouvrage, en juge par la juſte balance, où il le peſe; l'Auteur seul l'eſtime plus que ſon poids. Je m'arrête à ce Dilemme, & les Medecins auroient bien fait de s'y

tenir aussi. Ou les idées qu'on a de moi sont vraies, ou elles sont fausses. Si elles sont vraies, c'est à moi de me corriger, supposé que je reconnoisse avoir tort. Si elles sont fausses, *Omnis homo mendax*; ce n'est qu'une erreur, qui retombe sur celui qui la commet, & qu'il faut lui pardonner, si elle est involontaire, comme le plaindre, s'il y a de la méchanceté, s'il ne cherche qu'à nuire, uniquement pour nuire, & sans qu'il en résulte aucun Bien. Je suis une espece fort singuliére; j'ai plus ri de l'ignorance & des bévuës de mes Antagonistes, que je ne me suis faché de leur acharnement. Je traite tout de même. Le chagrin, l'adversité, les maux, les petites mortifications de la vie ne m'atteignent point, ou fort peu. On crie, on déclame, & je ris. Tous les traits de la malignité & de l'envie ne percent point

ce

ce rempart de Douceur, de Gaieté, de Patience, de Tranquillité, d'Humanité, en un mot de vertus, si non Théologiques, du moins Morales & Politiques, que la Nature m'a donné, & que la Philosophie a renforcé. Je me suis vu battu par la Tempête, mais comme un rocher: je le dis sans songer que seneque l'a dit avant moi. Enfin assez Stoïcien sur la douleur, sur les maladies, sur les calomnies &c je suis peut être trop Epicurien sur le plaisir, sur la santé & les eloges. Si ce n'est pas là ce qu'on appelle un heureux Tempérament, qu'on me dise donc où il est; car quoi de plus fortuné que de pouvoir sentir toujours la douce ardeur des raions du Soleil, sans être incommodè de l'ombre & du froid que donnent les nuages qui le couvrent!

Poursuivons nôtre chemin. Si le Bonheur ne peut consister dans la Gloire qui suit les Lettres, le mettra-t-on dans le plaisir de les cultiver? Je ne le crois pas. Je sai que l'Etude affecte immédiatement nôtre Ame, ou en satisfaisant sa curiosité, ou par le charme du goût, d'images agréables, & de mille sentimens divers. Je sai que penser n'est qu'une manière de sentir, qu'un sentiment en quelque sorte replié; & que par conséquent vaquer aux Lectures & aux Méditations qui nous rient, penser à des choses qui plaisent, c'est sentir presque sans cesse agréablement. Telle est la volupté de l'Esprit, qui a excité dans l'Auteur de *l'Homme Machine*, tous ces transports si dignement addressés, & je ne sai pourquoi si mal reçus. Mais n'outrons rien; il a fallu que l'Homme fut nonseulement Organisé, mais préparé

de

de loin & par dégrés à recevoir l'impression de cette Volupté : nous n'en serions point susceptibles, sans l'Education, dont la varieté en met tant ici. Encore ne le sommes nous pas fort longtems. Un Arc ne peut toujours être tendu ; les cordes de violon détendues ne donnent plus de son sous l'archet : de même les muscles de l'Ame venant à se relacher, le plaisir diminue proportionellement ; les yeux se fatiguent, quand les Ligamens Ciliaires qui approchent le Crystallin de l'Uvée, sont las de se contracter. Voiez les Nerfs les plus sensibles & les plus *érigibles* de tout le corps, ils ne peuvent plus se roidir après un seul commerce, ils ne sentent rien ; plus morts que vifs, on peut bien dire avec Petrone, *funerata est pars illa* &c. en même tems la Volonté ne veut plus ce qu'elle eût paru qu'elle voudroit.

On se dégoute de lire & d'écrire, par la même raison qu'on se dégoute d'une femme. Comme le plaisir du Commerce amoureux diminue, à mesure que le besoin & la passion décroissent; le charme de l'Etude, la prémiere heure, est bien plus vif que quelques heures après. Je sens bien qu'il en est de la Passion des Lettres & des Arts, comme de toute autre, qu'il faut satisfaire, ou être malheureux. Je ne crains point les fers, ni la tyrannie, parceque l'Esprit ne peut s'enchainer: mais vif comme je suis, je serois fort à plaindre, si je n'avois ni livres, ni plumes, ni encre, ni papier. La Liberté de satisfaire un goût dominant, ne suffit cependant pas, pour rendre heureux. Il y a trop d'autres vuides, trop d'autres besoins à remplir. Jugez du Bien-Etre de ceux qui aiment si peu l'Etude, qui s'ap-

s'appliquent à leur Profession avec si peu de goût & de plaisir, que Mille Ecus de rente leur en laisseroient à peine une étincelle ; pour ne rien dire de ces Génies bornés, qui étudiant malgré Minerve, surchargent leur pauvre Mémoire de mille faits, qui leur feroient perdre le Jugement, s'ils en avoient : souvent forcés d'ailleurs de se devoüer tout entiers à des choses ingrates, (& qui le sont encore moins qu'eux,) ils regardent les livres dont ils sont entourés, comme leurs plus cruels Ennemis, Enfin quelle multitude inombrable d'heureux ignorans dont nous avons parlé, qui, s'ils n'ont pas l'honneur, ou le plaisir d'acquerir de belles Connoissances, & le goût de l'Esprit, qui plus est, s'en vengent par le mépris, & ne croient pas valoir moins, (tant s'en faut,) parcequ' avec leur Instinct ils ont fait fortune,

tune, tandis que les autres ont été conduits par l'Esprit au précipice.

Concluons donc que ceux qui, comme Ciceron, Pline le Jeune, l'Auteur que j'ai nommé &c, ont mis le Bonheur, soit dans la Volupté de l'Esprit, soit dans la Gloire qui marche à la suite des Beaux Arts, ont donné dans l'exagération & l'Entousiasme de leur goût, & ont ainsi fait deux fautes dans une; car non seulement ils ont, contre toute Logique, étendu & généralisé ce qui est borné & particulier, j'entens le plaisir de l'Etude; mais ils ont à la fois borné ce qui a été si universellement accordé à toutes les créatures animées, par l'Adorable Auteur qui les a faites, je veux dire la faculté d'être heureux, & de l'être, chacun à sa manière & à sa fantaisie. *Trahit sua quemque volup-*

voluptas. Placer en général la Félicité dans la Culture des Lettres, pour le plaisir qu'on en retire ; c'est négliger les Biens du Corps & se moquer de la Nature. Attacher le Bonheur au Char de la Gloire & de la Renommée ; c'est le mettre, comme un Enfant, dans un joujou, ou dans le bruit que fait une Trompette.

Montrons le reste du Tableau, & tirons tout à fait le rideau, derriere lequel est caché Seneque.

Tant de Gens sont heureux sans richesses & sans Volupté, ainsi que sans science & sans Réputation, & sur-tout dans le sein d'une obscure & tranquille médiocrité, qu'en plaçant si loin du Bonheur, des Biens, que d'autres en ont mis si près,

j'ai

j'ai cru leur faire encore plus d'honneur qu'ils ne méritent.

Examinons donc la nouvelle corde qui se trouve à notre arc, sans nous laisser plus seduire par sa belle couleur d'or, que par toutes les bouches flatteuses de la Renommée. Mais comme nous sommes sensibles à l'avantage d'être estimés, sans cependant vouloir désormais sacrifier notre tranquilité au plaisir de faire un vain bruit, ne soyons point aussi dupes de l'opinion de ceux qui ne font point assez de cas du plus puissant des Dieux. Quel Animal farouche seroit donc la Vertu, ou la Philosophie, si l'or ne l'apprivoisoit; si la pluye de Jupiter n'amolissoit sa dureté? Aussi Seneque, cet ennemi déclaré de ce qu'il aimoit tant, convient-il qu'il est aussi doux & agréable d'être riche, que de

se

se promenes en Hiver dans une belle Allée que le Soleil échauffe ; mais par un contraste évident, qu'il paroit avoir exprès eludé, la pauvreté est l'ombre, où il fait froid. On a beau se pénetrer du souverain Bien, & s'envelopper dans toute sa vertu. Ni la vertu, ni la Philosophie, ne peuvent avec toutes leurs rames nous conduire au Port desiré. Pauvre Manteau d hiver, qui n'empêche pas le vent du Nord de glacer l'Ame avec tout son courage !

Mais peut-être l'Ame des Stoïciens habite-t-elle hors du Corps, comme celle des Leibnitziens, sans être Sujette aux Loix imaginaires de la même harmonie? D'ailleurs pour qui la douleur n'est point un mal, le froid qui en est un Diminutif, ne seroit il point un Bien ?

Laiſ-

Laissons Lucien railler, il seroit difficile d'imiter sa legereté. Seneque convient que le sage peut & doit même consentir d'être riche ; c'est à dire qu'il ne fera point de bassesses pour le devenir, & qu'il n'aura point aussi à rougir d'avoir reçû les richesses à bras ouverts ; mais qu'il leur donnera une espece d'hospitalité, que les pauvres & d'illustres malheureux partageront avec elles. Il n'y a guères qu'un homme de mérite, qui rende service à qui en a. C'est pourquoi le sage, ou quiconque sait user des richesses, soulagera les malheureux, excitera la vertu, encouragera les Talens, relevera le mérite opprimé, & en un mot s'en servira, plus en Oeconome, qu'en Maitre. Quelle différence d'un tel homme, à ces Ames basses & triviales, que la fortune enorgueillit, infinement flattées de ce qu'il y a

de

de plus étranger & de moins flatteur, & qui ne partagent avec qui que ce soit les commodités qu'ils en reçoivent ! Mais comme il n'y a qu'un fou, qui dissipe son Bien au gré de ses caprices, dont la voix couvre celle de tant de Misérables, il n'y a qu'un lâche qui s'en serve pour tourmenter les hommes, & qui trouve, comme le *Narcisse* de *Britannicus*, sa felicité dans les malheurs dont il est cause.

Faire le Bien de la Societé, rendre les cœurs heureux de sa joie, c'est le devoir d'un homme riche. S'il ne s'en acquitte pas, s'il n'est point compatissant, liberal, s'il ne souffre point à la vuë de tant de pauvres que le plus opulent ne peut soulager, le depôt à été mal confié ; il ne pouvoit être en de plus mauvaises mains.

Je

Je ne désire point d'être riche, pour avoir chez moi une foule de flatteurs & de faux Amis, qui sans un reste de mauvaise honte, ou plutôt de perfidie, me tourneroient le dos presque aussi vîte que la fortune : Je ne voudrois posseder de grands Biens, que pour jouïr de cette belle prérogative, le plaisir d'obliger ; la générosité seroit toute ma magnificence. Je ne mépriserois point les richesses, je saurois les depenser & les distribuer. Je regarde l'avarice, comme la source de tous les vices. Et sans générosité, est-il quelque vertu ?

Ma Félicité n'est point d'avoir des Chevaux, des Coureurs, des Chiens & tout cet amas de Laquais pressés, dont le poids semble menacer d'enfoncer le derriere d'un Carosse. Tant d'animaux Domestiques

ques ne me sont point nécessaires. Je ne me crois point décoré d'avoir à ma porte un Suisse menteur qui refuse l'entrée à des Créanciers qu'un honnête homme ne doit point craindre, par ce qu'il ne les a faits que pour les païer. Passe encore, si sa Hallebarde & sa Moustache faisant peur à qui la fait à tous les autres, pouvoit empecher la mort d'entrer! Mais non; Horace l'a dit en Latin & Malherbe en François:

Le Pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre
Est sujet à ses loix,
Et la Garde qui veille aux barrieres du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

Loin d'ici tout superflu. Le Sage ne le connoit, que pour le mépriser. O! malheureux cent fois qui ajoûte aux besoins

de

de la Nature, qui sont déja en trop grand nombre, ceux que le faste ou la vanité lui fait! pour être heureux, si ce n'est point assez d'un nécessaire trop exact, du moins suffit il de pouvoir dire: j'aime à vivre, parcequ' avec peu de choses je ne manque de rien. Socrate préferoit la mort à l'exil; je n'ai pas jusqu' a ce point la *maladie du Païs*. Je crois que la Patrie & le Bonheur peuvent aller ensemble, & sont en effet où l'on est bien. C'est une vérité dont on auroit peine a dissuader qui la sent avec une aussi vive reconnoissance que moi. Pourquoi faut il qu'on soit reduit à desirer du moins la conservation de ce qu'on a? Sans la crainte de le perdre, un Philosophe seroit heureux. Mais enfin est il de si beaux jours qui ne soient obscurcis pas de petits nuages que les raïons de la blus belle esperance ont bien de la

peine

peine à dissiper ? Celui même qui vit de ses propres revenus, est-il sûr que son fermier sera toûjours solvable ?

Regardons la Prosperité la mieux fondée en apparence, comme un calme auquel peut succeder la Tempête. Le vaisseau perira, si tout se ve trouve prêt sur le champ pour jetter l'ancre, & la parer. Accoutumons-nous donc peu à peu à être moins attachés à ce qu'il sera trés incommode de ne pas avoir, afin de le regretter moins, quand véritablement nous aurons le malheur d'en être privés. Le fardeau est la moitié moins pesant, quand on s'est préparé à le porter. Ce que je dis de la pauvreté, je l'ai dit ci-devant de la vie, dont le joug est quelquefois bien dur dans le sein même des richesses & des grandeurs. C'est alors

qu'il faut se munir de plus de force, pour ne pas ceder à la facilité de briser ses liens. Il est moins glorieux de savoir mourir que de savoir vivre dans les douleurs & les revers. Il y à d'ailleurs si peu d'occasions d'acquerir cette gloire du dernier moment, qu'il vaut mieux apprendre à pouvoir vivre, qu'à oser mourir. J'ai crû devoir revenir à un article aussi interessant pour la Societé.

Qui est digne des faveurs de la fortune, peut bien l'être de celles de la Nature, & par conséquent de la volupté. La Raison pour laquelle Seneque se déclare si vivement contr'elle, c'est qu'il prétend que le voluptueux ne peut être ni bon Ami, ni bon Soldat, ni bon Citoïen, mais sans raison. L'Experience le prouve. La Volupté n'énerve pas toujours ses favoris,

on lui sacrifie beaucoup, mais on ne lui sacrifie pas tout; & quelque puissant que soit son Empire, le devoir s'allie si bien au plaisir dans une Ame raisonnable, que loin de se nuire, ils se prêtent des forces mutuelles. L'Art de sentir, de gouter, de perfectionner en quelque sorte le plaisir, est assez généralement accordé aux François, peut-être par ce qu'on leur en fait un démerite. Cette Nation si voluptueuse cependant, en est-elle moins capable d'amitié? L'amour de la Patrie en est-il moins gravé dans son cœur? Connoit-elle le danger, où l'honneur, où son Roi l'appelle? Si la volupté d'Epicure n'est qu'une robe de femme sur un corps robuste, comme dit figurément nôtre Auteur, ne puis-je pas dire dans le même sens, que nos Seigneurs François portent le courage d'Hercule dans les habits d'Omphale?

Voltaire, & tous ceux qui connoissent la Nation, ne me démentiront pas. Voici comme la peint ce beau Génie :

Des Courtisans François tel est le Caractére,
Du sein de la Molesse ils courent aux hazards ;
Vils flatteurs à la Cour, Heros aux Champs de Mars.

Seneque ne défend pas absolument l'usage de la Volupté. Vous connoissés ces bluëts, image du Vaudeville pour la durée, ornemens de Cerés, que le hazard des graines & des vents fait naître au milieu des blés ; la volupté, insinuë-t-il, croît ainsi quelquefois sur les pas d'un homme vertueux ; il peut la cueïllir, lors qu'elle se présente, sans qu'il la cherche, com-

comme on cueille une fleur en passant. Suivant cette idée, la Volupté seroit donc la fleur de la Vertu, comme l'Esprit du plaisir; elle germeroit dans son sein d'autant plus belle & plus pure, & plus *Vierge*, si l'on me permet cette expression Chymique.

Ce n'est pas tout à fait defendre l'usage d'une fleur, que de permettre de la flairer: mais faut-il en respirer si négligemment la délicieuse odeur? S'il est dans la Volupté, comme dans toutes les Plantes, une quintessence, ou, comme dit Bœrhaave, un Esprit Recteur, en prendre la fleur, la sentir avec nonchalance, ce n'est pas le moyen de goûter cet Esprit ravissant. Le dédaigner, n'est-ce point une indolence coupable? N'y a-t-il point une sorte d'inhumanité à laisser flétrir, qui pis est,

une rose, mieux employée à nôtre usage? Laissons cette indifference Stoïque ; les Bienfaits de la Nature méritent des transports de tendresse & de reconnoissance que nos ingrats lui refusent.

Je ne prétens pas faire consister le Bonheur dans la Volupté ; car, quoique j'aye autrefois fait couler de ma plume toute l'yvresse qu'elle avoit répandue dans mes sens, me dégageant aujourd'hui des piéges de la Sirene, je souscris (par tempérament peut-être) à plus de modération, & veux que le besoin seul, ce Pére du Plaisir, l'appelle désormais, & sonne, pour ainsi m'exprimer, l'heure de ma volupté. Mais si les plaisirs des sens sont essentiellement trop courts, & trop peu fréquens pour constituer un état aussi permanent que la felicité, regardons les du moins

moins comme des éclairs de Bonheur, qui ne peuvent manquer, sans rendre les joyes de la vie imparfaites & tronquées, & sans laisser tant de petites plaïes, dont le Cœur est souvent ulceré, dans le besoin du seul Baume qui les adoucit & les cicatrise.

Ne prenons point pour des besoins, les desirs d'une imagination qui aime à s'irriter; il y aura moins de gourmands, moins d'yvrognes & moins de voluptueux; mais donnons à la Nature ce qui appartient à la Nature. On boit quand on a soif, on mange quand on a faim. Or ici on éprouve quelquefois ce double effet de la même cause; car quel homme n'a pas quelquefois faim & soif de certaines voluptés? Faute de s'y livrer, combien de nuages & de mécontentemens s'élevent dans l'Ame,

que la Volupté seule peut dissiper ? Je n'ignore pas que certains Temperamens foibles peuvent, ou plutôt doivent s'en priver, pour se bien porter, & mieux jouïr des autres plaisirs ; mais d'ailleurs la Volupté prudemment conduite, est d'une aussi grande nécessité que les autres besoins, & la Nature a employé les mêmes moyens pour faire naître celui-là. De là vient que Celse, son Commentateur Lommius, Venette, Bœrhaave, & tous les plus graves Philosophes & Medecins, n'ont point fait difficulté de la recommander dans leurs ecrits, & d'y donner de vraies & sages leçons d'Amour. J'avois suivi moi-même leur exemple dans une Lettre, qui terminoit celles que j'ai données *sur la Santé* ; mais je ne sai quel scrupuleux Censeur a jugé à propos d'en supprimer la seule copie que j'eusse, &

qui

qui contenoit Venette rajeuni, (moins bien qu'il ne va paroitre) avec un précis de tout ce que nos meilleurs Auteurs nous ont laissé sur un sujet plus important qu'on ne pense.

Quoique le Bonheur ne doive pas être placé en général dans la Volupté des sens, il y a cependant des Sens pour qui c'est un besoin si urgent, qui ont tellement faim & soif du Coït, que sans cet Acte Vénerien, qu'il leur faut souvent repeter chaque jour, ils seroient malheureux, & fort à plaindre. Au contraire donnez une ample carriére à leur Temperament, ils sont heureux, non seulement dans la Volupté, & par la Volupté même, mais dans le sein de la débauche, de la folie & du désordre. Quelle preuve en demandez-vous? leurs jours s'coulent, presque

sans qu'ils s'en apperçoivent, parce qu'ils sentent, & ne réflechissent point : toujours gais & contens, ils ne respirent que la joïe ; ils la portent par tout. C'est, pour ainsi dire, la monnoie courante de nos Cœurs, c'est un Substitut de l'Esprit, plus agréable que l'Esprit même, & plus à la portée de tout le monde : comment ne seroit-il pas de toutes les Fêtes & de tous les Banquets ? La Joïe est assise avec eux; elle rit aux Convives qu'elle réjouit ; ils la font circuler dans les Cercles, & en quelque sorte mousser, & boire à longs traits dans differens vins exquis. Cependant ils sont perdus de Dettes & d'Honneur. Tant il est vrai que la Vertu & la Probité sont choses étrangéres à la Nature de nôtre Etre ; ornemens, & non fondemens de la Félicité. Combien d'autres sont aussi vertueux qu'honnêtes,

chaſtes, ſobres, & malheureux? Leur Candeur, leur Sageſſe, leur Humanité eſt à toute épreuve; mais ils n'en trainent pas moins après eux l'ennui de la ſolitude, la dureté de leur caractére & l'onereux fardeau d'une raiſon qui ne ſe déride jamais; auſſi durs & ſevéres, que graves & ſilentieux, auſſi froids & triſtes, qu'hommes ſûrs & vrais; leur mélancolie, leur figure atrabilaire, font fuïr les Jeux & les Ris déconcertés, ou effarouchés à leur aſpect. On les reſpecte & on les fuit, c'eſt le ſort de la vertu; tandis qu'on recherche avec empreſſement d'aimables vicieux qu'on mépriſe: c'eſt le ſort de l'urbanité & des graces. L'Art de plaire eſt un grand acheminement au Bonheur. Ici les uns ſont heureux, en ne Penſant pas plus qu'une P***, & en ne faiſant pas plus de cas de la réputation. Là,

le malheur des autres vient de trop penſer, & à des objets noirs & lugubres, images triſtes que la Nature tire, comme un rideau, devant l'imagination bouchée. Qu'elle reſſource ont ceux-ci ? Quelques palliatifs d'un moment ; le vin qui nuit enſuite ; les Compagnies, les Spectacles, la diſſipation, qui ne réuſſiſſent pas toûjours. La Societé des perſonnes extrêmement joieuſes, afflige d'autant plus celles qui ne le ſont pas. Ceux-là, direz-vous, ne ſont capables que de goûter la Volupté, & de ſe ménager les delices d'un doux prurit. Eh bien ! en ſont ils moins heureux ? Ne ſuivent-ils pas cet inſtinct & ce goût, par lequel chaque Animal tend à ſon Bien-Etre ? N'ont ils pas enfin la ſeule ſorte de Félicité qui ſoit réellement à la portée de leurs organes ?

Il en est de même de tous les Méchans. Ils peuvent être Heureux, s'ils peuvent être méchans sans remords. J'ose dire plus ; celui qui n'aura point de remords, dans une telle familiarité avec le crime, que les vices soient pour lui des Vertus, sera plus Heureux, que tel autre, qui, aprés une belle action, se repentira de l'avoir faite, & par là en perdra tout le prix. Tel est le merveilleux empire d'une tranquillité que rien ne peut troubler.

O toi, qu'on appelle communément malheureux, & qui l'es en effet vis à vis de la Societé ; devant toi même, tu peux donc être tranquille. Tu n'as qu'à étouffer les remords par la réfléxion, (si elle en a la force,) ou par des habitudes contraires, beaucoup plus puissantes. Si

tu eusses eté élevé sans les idées qui en font la base, tu n'aurois point eu ces ennemis à combattre. Ce n'est pas tout, il faut que tu méprises la vie, autant que l'estime, ou la haine publique. Alors en effet, je le soutiens, parricide, incestueux, voleur, scelerat infame, & juste objet de l'exécration des honnêtes Gens, tu seras Heureux cependant. Car quel malheur, ou quel chagrin peuvent causer des actions, qui, si noires & si horribles qu'on les suppose, ne laisseroient, (suivant l'Hypothese,) aucune trace de crime, dans l'Ame du Criminel. Mais si tu veux vivre, prens-y garde, la Politique n'est pas si commode que ma Philosophie. La *Justice* est sa Fille; les Bourreaux & les Gibets sont à ses Ordres; crains les plus que ta Conscience & les Dieux.

Les prémiers hommes, qui en ont eu d'autres à gouverner, ont senti la foiblesse de ce double frein. De là est venuë la nécessité d'etrangler une partie des Citoiens, pour conserver le reste, comme on ampute un membre gangréné, pour le salut du Corps.

Goutes aussi, puisque l'ingrate Nature te le permet, Prince cruel & lâche, savoures à longs traits la Tyrannie. Erostrate voulut s'immortaliser par le feu; immortalises toi par le sang; raffines dans l'invention des tourmens, comme un homme à bonnes fortunes dans celle des Voluptés, & trouves-y, s'il se peut, le même plaisir. Le seul Bien qui soit en ton pouvoir, est de faire du Mal: faire le Bien, seroit ton Supplice. Je ne t'arrache point au maudit penchant qui t'entraine.

traîne. Eh le puis-je ? Il est la source de ton malheureux Bonheur. Les Ours, les Lions, les Tigres, aiment à déchirer les autres Animaux, Féroce comme eux, il est trop juste que tu cedes aux mêmes inclinations. Je te plains cependant, de te repaître ainsi des Calamités publiques; mais qui ne plaindroit encore plus un Etat, où il ne se trouveroit pas un homme, un homme assez vertueux, pour le délivrer, aux dépens même de sa vie, d'un Monstre tel que toi ?

Et toi même, voluptueux, (pour m'accommoder à ta foiblesse, comme un Chirurgien au vuide des vaisseaux,) puisque sans plaisirs vifs, tu ne peux parvenir à la Vie Heureuse, laisses là ton Ame & Seneque; chansons pour toi que toutes les Vertus Stoïques ! ne songes qu'à ton

Corps.

Corps. Ce que tu as d'Ame ne mérite pas en effet d'en être distingué. Les Préjugés, les Pédans, les Fanatiques s'armeront contre toi; mais quand tous les Elemens s'y joindroient?... Que faisoient à Tibulle dans les bras de sa Cloris, la pluïe, la grêle & les vents déchaînés? Ils ajoutoient à sa félicité qui les bravoit. Prens donc le bon tems, quand, & par tout où il vient; joüis du présent; oublies le passé qui n'est plus, & ne crains point l'avenir. Songes que le blé qui est sémé hors du Champ, est toujours du blé; qu'un grain perdu, n'est pas plus pour la Nature, qu'une goutte d'eau pour la Mer; que tout ce qui la délecte, est plaisir, & que rien n'est contr'elle que la Douleur. Que la Pollution & la Jouïssance, lubriques rivales, se succedant tour à tour, & te faisant nuit & jour fondre de Volupté,

ren-

rendent ton Ame, s'il se peut, aussi gluante & lascive que ton Corps. Enfin puisque tu n'as point d'autres ressources, tires en parti : Bois, manges, dors, ronfles, réves ; & si tu penses quelquefois, que ce soit entre deux vins ; & toûjours, ou au plaisir du moment présent, ou au desir ménagé pour l'heure suivante. Ou, si non content d'exceller dans le grand Art des Voluptés, la crapule & la débauche n'ont rien de trop fort pour toi, l'ordure & l'infamie sont ton partage; vautres toi, comme font les porcs, & tu seras heureux à leur maniére. Je ne te dis au reste que ce que tu te conseilles à toi même & ce que tu fais. Je perdrois mon tems & ma peine à prendre un autre ton: parler de tempérance à un débauché, c'est parler d'humanité à un Tyran.

Qu'on

Qu'on ne dise point que j'invite au crime, car je n'invite qu'au repos dans le crime, L'homme paroit en général un animal faux, rusé, dangéreux, perfide &c. il semble suivre plutôt la fougue du sang & de ses Passions, que les idées qu'il a reçuës dés l'enfance & qui sont la base de la Loi Naturelle & des remords. Voila à quoi se réduit en substance tout ce que je dis. Mon but est de raisonner & d'aller aux Causes, en faisant abstraction des conséquences, qui cependant n'en seront ni plus facheuses, ni plus difficiles à réprimer. Si tant de Méchans, malgré tous les préjugés, contraires à leurs actions, dans lesquels ils ont eté élevés, ne sont pas toujours malheureux, n'est-il pas evident qu'ils le seroient conséquemment encore moins, dans la double supposition ou qu'ils en pourroient secouër le joug,

ou

ou sur tout qu'ils ne l'eussent jamais porté. Je dis donc ce qui me semble, & ne donne qu'une Hypothèse Philosophique. Je ne soutiens point, à Dieu ne plaise ! la méchanceté, trop opposée à mon caractere; j'y compatis, parceque j'en trouve l'excuse dans l'organisation même, quelquefois difficile & même impossible à dompter. Les chevaux ne sont pas les seuls Animaux qui prennent le mors aux dents. Que chacun s'examine; qu'il se rappelle ses anciennes colères, ses vengeances, ses querelles & tant d'autres mouvemens qui l'ont emporté, & il se trouvera Cheval comme un autre. Tout homme fougueux & violent en est un.

Mais, (pour me parler à l'imitation de Seneque) tu ne poursuis point les vices & les crimes avec un stile de fer ? Je ne suis

suis point tenu de remplir une tâche qui n'est point la mienne. Je la laisse aux Satiriques & aux Prédicateurs. Je ne moralise, ni ne prêche, ni ne déclame, j'explique. Je suis & me fais honneur d'être Citoien Zélé ; mais ce n'est point en cette qualité que j'écris, c'est comme Philosophe. Comme tel, je vois que Cartouche etoit fait pour être Cartouche, comme Pirrhus pour être Pirrhus : je vois que l'un etoit fait pour voler & tuer à force cachee, & l'autre à force ouverte. Les conseils sont inutiles à qui est né avec la soif du carnage & du sang. On pourra bien les écouter, & même les applaudir, mais non les suivre. Voilà ce que me dicte la Philosophie. L'Amour du Public me dicte autre chose. Je déplore le sort de l'Humanité, d'être, pour ainsi dire, en d'aussi mauvaises mains que les sien-

siennes. Je suis faché de croire tout ce que je dis ; mais je ne me repens point de dire ce que je crois. Au travers de ce qui semble révolter au prèmier coup d'oeil, les gens qui ne sont pas sans odorat, pénétrant l'écorce, trouveront que ma Philosophie ne s'éleve point sur les débris de la Societé. Je ne puis trop insister sur cet article, Qu'on y prenne bien garde, & qu'on distingue en même tems l'homme de l'Auteur. Je n'enhardis point les méchans, je les plains par humanité, & je les tranquillise par raison. Si je les soulage d'un pesant fardeau, je ne reconnois pas moins qu'ils en sont eux mêmes un bien plus onereux pour la Societé. Elle a ses coutumes & ses loix, & ses armes, quand on les a blessées; je ne suis point ici son Vengeur, ni son appui. Thémis ne m'a point remis sa Balance,

lance, elle ne m'a point chargé de peser les vices & les vertus, les peines & les récompenses. Et comme Crébillon n'en est pas plus noir pour avoir fait la Tragedie *d'Atrée & de Thyeste*, je n'en suis pas moins vertueux, pour avoir essayé de détruire les vices absolus. Pour exempter des remords, il ne s'ensuit pas que je sois capable de ce qui les donne. Pour savoir apprécier les hommes, il ne s'ensuit pas que je dédaigne de les servir & que je tende à leur ruïne. Je déteste au contraire tout ce qui nuit à la Societé. Je voudrois que ces armes de la Politique, (les remords) fussent aussi effrayantes, & efficaces que la potence & l'échaffaut. Ou plutôt que ne puis-je empêcher les hommes de se nuire les uns aux autres! Que ne puis-je les pétrir en quelque sorte, comme une pâte excellente, les tourner

tous

tous à la sureté, à l'avantage & à l'agrément de la Patrie! Qu'ils seroient nobles, doux, tendres, désintereſſés, généreux, compatiſſans, ſans envie, ſans autre ambition que d'être utiles, contens de tout, ſans excepter la fortune & les ſuccés de leurs propres ennemis; mais il n'y en auroit point dans la Societé que je ſuppoſe; elle ne formeroit qu'une famille, dans laquelle chacun couleroit dans le ſein d'une tranquille & vertueuſe Volupté, des jours purs & ſereins: ſemblables à ces ruiſſeaux, dont l'onde claire & filtrée au travers de pierres poreuſes, qui la rendent encore plus belle, ſe répand dans la prairie, ſuivant un cours ſi naturel & une pente ſi douce, qu'elle paroit véritablement ne point l'arroſer ſans plaiſir. C'eſt l'image de la vie d'un bon Citoien.

J'ai

J'ai crû cette espèce d'Apologie & de Digression nécessaire, & je viens enfin à la Conclusion.

Puisque tout est sacrifié dans la vie à ce contentement intérieur, auquel Epicure a donné le nom de Volupté, concluons qu'il est la source de cette Béatitude qui suit le souverain Bien. Toutes les opinions des Philosophes reviennent donc à celle là; & la nôtre même au fond n'en est pas differente. Epicure dit, que c'est toujours l'envie de se satisfaire, qui fait commettre les Actions bonnes ou mauvaises: & moi je dis que c'est le sentiment du Bien-Etre qui nous détermine. J'en infère que le Bonheur est, comme la Volupté, à la portée de tout le monde: des Bons comme des Méchans; que les plus vertueux ne sont pas les plus heu-

reux; ou que s'ils le sont, ce n'est qu'autant qu'ils sentent avec délices leur manière d'exister & d'agir. J'en infère que, faute de cette modification des Nerfs, les Bons peuvent être Malheureux, tandis que ces mauvais sujets qui sont à eux mêmes leur Patrie, leurs Amis, leur Maitresse, leur Femme, & leurs Enfans, éternels contempteurs de la Vertu & des *vrais Biens* ainsi nommés, vivent contens seuls & inutiles au monde, *pondus inutile terræ*, dans la jouissance des *faux Biens*, qui ne sont apparement si faux que de nom. J'en conclus que chacun a sa portion de Félicité, les gueux comme les riches, les ignorans comme les Savans, les Animaux comme les Hommes, (car le tems d'en faire des Machines dépourvües de sentiment est passé,) que chaque individu parvient conséquemment à son dégré de Bonheur,

heur, comme à la santé, à la gaieté, à l'esprit, à la force, au courage & à l'humanité possibles; & qu'ainsi on est construit pour être heureux, ou malheureux, & presque à tel ou tel point, comme pour mourir jeune ou vieux, de tel ou tel mal, entouré de Medecins.

On voit encore par ce qui a été dit, le cas qu'on doit faire des Richesses, de la Volupté des sens, de la Vertu, de la Societé, de la Verité, & des Loix. Montagne, le prémier des François qui ait osé penser, dit que celui qui obéit aux Loix, parcequ'il les croit justes, ne leur obéit pas *justement*, par ce qu'elles valent. Ce n'est que comme Loix qu'elles sont respectables; autrement on n'eût point suivi toutes celles dont l'Histoire fourmille, qui semblent si souvent injustes & cruelles; & on se fût

cent fois révolté contre les Décrets du Sénat Romain. Les Loix, la Verité, & la Justice paroissent mériter la même consideration; les unes comme émanées des mains de la Politique, les autres, comme Filles du sentiment. Mais puis qu'il y a eu dans tous les tems, qu'il y a aujourd'hui, & y aura toujours, des Loix contraires à ce qu'on appelle Vérité, ou à ce qui paroit Justice, comment concilier ensemble des Interets si opposés,? A qui donner la préference? La Vérité, comme tout bon parti; (c'est encore l'idée de mon Philosophe, & de celui de la Nature,) doit se soutenir *jusqu'au feu, mais exclusivement*. Les Loix les plus injustes ont la force en main; il n'y a qu'un fou qui ose les braver. La Loi de Nature, faite avant toutes les autres Loix, nous dicte de leur livrer plutôt la Verité, que nos Corps. Il est naturel de trai-

traiter la Vertu, comme la Vérité. Ce sont des Etres qui ne valent, qu'autant qu'ils servent à celui qui les possede. Vous éclairez les hommes, vous servez la Societé à vos dépens; c'est le fruit de l'Education, le germe en est dans l'Amour propre, mais non dans la Nature. Mais faute de telle, ou telle Vertu, de telle, ou telle Vérité, les Sciences & la Societé en souffriront? Soit: mais si je ne la prive point de ces avantages, moi j'en souffrirai. Est-ce pour autrui, ou pour moi, que la Nature & la Raison m'ordonnent d'être heureux? Le Poëte Autereau, dans *Democrite prétendu fou*, répond en vrai Philosophe: *On est heureux pour les autres.*

Cela posé, à combien peu de frais, & de combien de façons, on peut être heureux! Et qui n'admireroit la Magnificence de la

Nature dans sa grande simplicité ? Comme toutes les Veines portent le sang au Cœur par une seule, le plaisir & la Douleur, modifiés à l'infini, arrivent à l'Ame, par un seul Chemin, qui est le Sentiment. Pour le former, il a fallu que tous les Nerfs se donnassent, pour ainsi dire, un *rendez-vous* dans un endroit particulier du Cerveau, où ils sont tous réünis. Et comme encore le Cœur se contracte plus souvent, ou plus fortement, quand le sang & les esprits y sont abondamment précipités par diverses causes ; de même le sentiment de nôtre Bien ou Mal-Etre s'aiguise & s'excite par celles qui agissent intérieurement ou extérieurement sur nos Organes sensitifs. De sorte que celui dont les Nerfs sont le plus agréablement affectés par quelque cause que ce soit, est nécessairement le plus heureux.

Tel

Tel est le Tronc, duquel partent toutes les Branches du Bonheur, luxe charmant de l'arbre de la vie, à l'ombre duquel, si par fois nos chagrins nous éclairent trop vivement sur nôtre condition, il faut être bien peu Sage, pour ne pouvoir pas les supporter ave patience.

Voilà le but que nous nous étions proposés d'atteindre; le Champ est vaste & la Carrière brillante: si nous avons sû la remplir avec autant de distinction, que nous nous sommes écartés de la route ordinaire des Philosophes & des Beaux Esprits.

Il ne me reste plus qu'à parler de mon Auteur, plus particulierement que je n'ai pu faire jusqu'ici. Son *Traité* de la *Vie Heureuse*, tel que je le donne, est trés

fameux. La dignité du sujet, la réputation de l'Ecrivain, ce que tant d'Auteurs en ont écrit, & surtout Descartes à son Illustre Princesse Palatine, tout m'a interessé à Seneque & à son ouvrage. Non seulement j'ai cru qu'il meritoit d'être mieux examiné & autrement réfuté qu'il ne l'a encore été; mais quoi qu'en dise Descartes, je l'ai jugé digne d'être traduit, sans avoir égard aux Traductions qui ont précedé la mienne. Tous les défauts, & l'imperfection avec laquelle il est probable qu'il nous est parvenu, ne m'ont pas empêché d'y trouver de grandes beautés.

Seneque, il est vrai, n'a pas traité son sujet avec assés de précision & d'exactitude. Pour être capable de former un Système, dont les parties bien liées & enchai-

chaînées entr'elles se répondent toutes parfaitement, il faut un esprit d'ordre, un art d'écrire, plus commun aujourd'hui qu'autrefois, une marche d'esprit suivie, un Génie vaste, pénétrant & vraiment Philosophique. Celui de Seneque me paroit consister dans une imagination riche qui le maitrisoit. Esprit précieux, le Néologisme ne remonte pas plus haut que lui; raisonneur etudié, le plus souvent Peintre de Colifichets, je compare les lumières dont il brille, tant elles sentent l'artifice, à ces etoiles, que les fusées laissent dans l'air après-elles. Genie obscur, lorsqu'il veut être conçis, entrecoupé de plus de ténébres, que de lueurs Philosophiques, peu consistent ou peu solide, de là peu consequent, éloquent à sa manière, en paroissant mépriser l'Eloquence, vigoureux par vertu, vertueux par se-

 cte,

cte, sort de choses par secousses, sort d'esprit par affectation, pointilleux par minauderie ; enfin s'appliquant plus à orner son langage qu'à se faire entendre, ou à s'entendre lui même, je conviens qu'il a mieux aimé se repeter en termes artistement variés, content de briller par des Phrases & des Antithèses, qui marquent le jeu & l'enfance de l'Esprit, piége inévitable, pour qui cherchant toujours l'agrément de la Diction & la Vanité des paroles, préfere le fard de l'Eloquence à ces Beautés naturelles qui sont bien mieux sans ornement : panneau couvert de Clinquant, où donneront toujours ces beaux Esprits peu Philosophes, que la Varieté des images éblouït jusqu'à leur faire prendre pour de nouvelles choses, un brillant tissu d'autres mots jolîment arrangés. Mais au reste je trouve que Seneque a

plus

plus de force que Ciceron. Si celui-ci etoit plus Philosophe dans la Théorie, Seneque l'étoit plus dans la Pratique; moins incertain, quoique moins conséquent; marchant à la mort d'un pas ferme & intrépide, il a fait une fin, non aussi gaie que celle de Petrone, mais glorieuse, & telle en un mot que Ciceron l'eût enviée, & jamais suivie. Quant au Courage & à la Vertu, quoique trop Fanatique, il avoit une Ame d'une toute autre trempe. L'Eloquence, le Savoir & la Vanité faisoient toute l'excellence du Consul Romain. Montagne estime peu l'Homme dans l'Orateur qu'il admire.

Critiquons, blamons même Seneque, admirons le quelquefois, & estimons le toujours. Une Ame mediocre n'outre rien, elle ne s'éleve point; elle nage, pour

ainſi dire, entre deux eaux. Loüons les plus vains efforts ; pardonnons, comme ſur nos Théatres, une exagération qui invite à la Vertu. Seneque a cherché à être vertueux, comme Pascal à croire. Du fond des vices, il eſt difficile de monter au ſommet des Vertus. L'un a le courage de l'Aigle, l'autre en a le vol, peu en ont la vuë ; l'homme eſt porté par ſon génie, comme l'oiſeau par ſes aîles. Mais n'eſt ce pas aſſez, comme nôtre Auteur l'inſinuë lui-même, qu'il s'évertuë, s'excite, & rampe moins ? Heureux cent fois qui aux facultés naturelles d'être Heureux, joint celle de rendre ſon Bonheur communicatif, comme eſt la Vertu & le Courage de Seneque !

Voila mes idées ſur le Bonheur, & ce que je penſe de l'Auteur illuſtre qui m'a fait naître

naître l'envie de les mettre par écrit. Bien de Gens seront peut-être choqués de ma façon de penser, principalement sur la Vertu & les Remords, d'autant plus qu'elle est quelquefois aussi nouvelle, que hardie; car je n'ai consulté ni Hobbes, ni Milord S... & j'ai tout puisé dans la Nature. Mais qu'ils sachent, ces esclaves de l'exemple & de la superstition, ces petits génies, qu'on ne voit point, où la Verité paroît, qu'on peut ici (quelle plus belle invitation à ses Amateurs!) braver les préjugez & tous les ennemis de la Philosophie, comme on se rit du courroux des flots dans un Port tranquille! Je n'entens plus en effet gronder les miens que de loin, & comme la Tempête qui bat le Vaisseau dont je me suis échapé. Ici, encore une fois, quel plaisir pour un Philosophe! chacun peut à son gré cultiver la Philosophie, les Sci-

ences & les Beaux Arts : la Carriére eſt ouverte par le Prince qui s'y eſt diſtingué preſque dés l'Enfance : *Dux & exemplum & neceſſitas*, comme dit Pline le Jeune en un autre ſujet. Tous ces ſacrés perturbateurs d'un repos plus reſpectable qu'eux, ne le troublent point dans ces heureux climats. On peut élever la voix, ſe ſervir de ſa raiſon, & jouïr enfin du plus bel apanage de l'Humanité, la faculté de penſer. Les Théologiens Juges des Philoſophes ! Quelle pitié ! C'eſt vouloir ramener la Superſtition & la Barbarie. Au contraire brider ces Bêtes arrogantes, leur laiſſer peu de pouvoir, (ils en uſurpent aſſez) c'eſt le moyen de favoriſer le progrès des Lettres, & de faire fleurir les Etats. L'ignorance commence par les avilir, & finit par les detruire.

O ! que ma réconnoiſſance & mon zéle s'exerceroient avec plaiſir à célébrer les Ver-

Vertus du *Salomon du Nord*, s'il m'etoit auſſi facile de le ſuivre que de l'admirer! Mais ce ſeroit trop préſumer de mon peu de forces ; car que peut-on ajouter à la Gloire d'un Prince, qui, tandis que presque tous les autres Rois font conſiſter leur Bonheur à s'endormir mollement dans les bras de la Volupté, n'en connoit d'autre, que celui qui réſulte de l'Humanité la plus éclairée, & du plus parfait Heroïsme ; d'un Prince qui met dans ſes Etudes la même Diſcipline que dans ſes Troupes ; dont l'Eſprit eſt plus vif que leur feu, plus brillant, plus conquérant, plus victorieux que leurs Armes ; d'un Prince enfin rempli de Sageſſe & de Lumières, qui jeune encore, n'a eu beſoin que de lui-même, pour aller de plein vol à l'Immortalité. Qu'il me ſuffiſe donc de ſentir ; quoi de plus flateur pour le Maître & pour les Savans de

ſon

son Royaume!) que c'est à son puissant Génie que nous devons tous, ce que tant d'autres doivent ailleurs à la faveur, à l'intrigue, à la bassesse, & à tout ce vil manége de Devots, de Femmes & de Courtisans, qui n'a point lieu devant un Roi Philosophe.

Tous les Arts à la fois composent sa Science.
Rival de Ciceron, il brille en Eloquence:
De la Nature il a sondé les Profondeurs,
Des Charlatans devots confondu les Erreurs.
Voiez ce Savant Roi sans soin & sans affaire;
Il passe un Ignorant dans l'art heureux de plaire
Il sait tout, il fait tout, il s'elance a grands pas,
Du Parnasse à l'Olimpe, & des Jeux aux Combats.

FIN DU DISCOURS.

TRAI-

TRAITÉ

DE

LA VIE HEUREUSE,

PAR

SENEQUE.

Spumantemque dari pecora inter inertia votis,
Optat aprum, aut fulvum monte descendere Leonem.

Virg. Aeneid. L. IV.

TRAITE

DE

LA VIE HEUREUSE.

TOut le monde veut vivre heureux, Gallion mon cher Frére, mais perſonne ne ſait comment faire pour en venir à bout. C'eſt pourquoi non ſeulement il n'eſt pas facile de parvenir à une vie heureuſe ; mais ſi l'on a manqué le vrai chemin, plus on court aprés la Félicité, & plus on ſ'en éloigne. Notre premier point, eſt donc de définir ce que c'eſt que nous cherchons ; enſuite, de voir

quelle est la plus courte voye qui peut nous y conduire ; nous sentirons dans le chemin même, (si c'est le véritable,) combien nous approchons chaque jour de ce terme vers lequel nous pousse notre Instinct naturel, & qui est le but & l'objet de tous nos desirs : au lieu qu'errans çà & là à l'avanture, suivant non pas un guide, mais plusieurs, (si on peut donner ce nom au bruit & aux cris confus de mille voix, qui toutes nous appellent par des chemins divers,) notre courte vie se passe dans l'erreur, quoique nous travaillions nuit & jour à rechercher la Verité. Il faut donc déterminer le lieu, où l'on veut aller, choisir sa route, & prendre avec soi quelque habile homme qui connoisse le terrain. Ce n'est pas ici un de ces voyages ordinaires, où il suffit, pour ne pas s'égarer, de demander le chemin

min aux Gens du Païs, ou de prendre le plus frayé. Les choſes ſont ici bien differentes. Le plus battu, celui que tout le monde vous conſeille, eſt le pire. La plûpart des hommes ſe ſuivent comme des Moutons, Pour nous, réſiſtant au Courant, nous n'irons point où l'on va; nous irons où il faut aller. L'origine des plus grands maux vient de ce qu'on ſe laiſſe entrainer. On s'imagine que ce qui eſt le plus ſuivi, le plus applaudi, eſt le plus excellent; on vit comme les autres vivent, & non comme la Raiſon le preſcrit. De là combien de fautes & de malheurs. Vous ſavez ce qui ſe paſſe dans le tumulte & le carnage; le peuple ſe preſſe en fuyant; pas un ne tombe, que quelqu'autre ne tombe aprés-lui, les premiers ſont cauſe de la chute de ceux qui les ſuivent. C'eſt ce qu'on voit arri-

ver dans la Societé; les fautes d'un particulier ne sont point pour lui seul, elles sont cause de celles que tant d'autres font. Rien de plus dangereux que de suivre les traces & opinions d'autrui : mais malheureusement, comme on aime mieux croire que juger, on ne juge jamais, on croit toujours; l'erreur qui nous vient de main en main, nous joüe & nous précipite, & c'est l'exemple qui nous perd. Laissons aller la multitude. Le Peuple qui ne connoit point la Raison, s'arme contr'elle & défend opiniatrément ses torts. Il arrive encore ici la même chose que dans ces assemblées, où ceux là mêmes qui ont nommé les Préteurs dans la chaleur de l'Election, venant ensuite à la considerer de sens froid, s'étonnent de les avoir nommés. Nous approuvons, nous blâmons les mêmes choses. Telle est la

fin

fin de tout jagement qui se fait à la pluralité des voix.

Lors qu'il s'agit du Bonheur de la vie, il ne faut point qu'on me réponde comme on fait dans le Senat ; C'est ici le plus grand nombre : car cela dépose contr'elle. Certes les hommes seroient trop heureux, si ce qu'il y a de meilleur plaisoit au plus grand nombre. Mais hélas ! non, le choix de la multitude est une preuve que l'objet choisi est détestable. Cherchons ce qu'il y a eu de mieux fait, non ce qui a été le plus usité ; cherchons ce qui peut nous procurer un Bonheur permanent, & non ce qui est approuvé d'un aussi mauvais connoisseur que le vulgaire. Peuple & Sénateurs, le vulgaire est pour moi de tous les rangs, je ne m'arrête point aux habits. Pour connoître l'homme, il est

trop groſſier de ſ'en rapporter aux yeux du Corps ; j'ai une autre lumière plus ſûre, par laquelle je diſcerne le faux & le vrai; Ce ſont les yeux de l'Esprit. A qui appartient-il en effet de découvrir le Bien de l'Ame, ſi ce n'eſt à l'Ame elle-même, qui ſeule peut l'apprécier. O ſi jamais la mienne plus tranquille, a le loiſir de rentrer en elle-méme & de ſe contempler de ſens froid, avec quel plaiſir, déchirant le bandeau de l'illuſion, elle reconnoitra la Vérité, & ſe dira : tout ce que j'ai fait, je le voudrois encore à faire : tout ce que j'ai dit, je le voudrois encore à dire; mes Ennemis, quand j'y ſonge, pouvoient-ils me ſouhaiter rien de plus exécrable, que ce que je me ſuis ſouhaité moi même ? Que ce que je craignois, ſ'eſt trouvé préferable, ô Bons Dieux ! à ce que je deſirois ! J'ai haï, j'ai

rendu

rendu mon amitié, s'il en eſt entre méchans; il n'y a que moi que je n'aye point encore commencé d'aimer. J'ai tout fait pour percer la foule, & me diſtinguer par quelque Talent. Hélas! Qu'y ai-je gagné? Je me ſuis mis en butte aux traits de la méchanceté, j'ai donné priſe aux dents de l'envie. Vois-tu ceux qui loüent l'Eloquence, qui ſuivent les richeſſes, qui flatent les Grands, qui exaltent leur puiſſance? Ils ſont tous ennemis ou ce qui revient au même, ils peuvent l'être. Autant d'admirateurs, autant d'envieux.

Il vaut mieux chercher quelque bien d'un excellent uſage, un bien qui ſe faſſe ſentir, & non qui frape les yeux. Ce qui attire l'affluence & les regards du Peuple, ce qu'un *Sot* admirateur montre à

un *Sot* etonné, brille au dehors, & n'eſt au dedans que miſère, Cherchons donc quelque Bien, non brillant ou de parade, mais plus réel qu'apparent; mais ſolide, toûjours le même, plus beau dans ce qu'il a de plus caché, & toûjours plus charmant, à meſure qu'on l'approfondit. Mettons-le au jour; il n'eſt pas loin, il ſe trouvera: il n'y a qu'à ſavoir de quel côté porter la main. Nous laiſſons, comme des aveugles, les vrais Biens qui ſont prés de nous, pour périr dans la jouiſſance des faux Biens aprés leſquels nous courons. Mais pour ne pas trop m'étendre, je paſſerai ſous ſilence les opinions des autres: il ſeroit trop long de les paſſer en revûë & de les réfuter. Voici la notre. Lors que je dis notre, je ne me joins à aucun fameux Stoïcien, j'ai comme eux le droit de dire ce que je penſe. Je

ſuivrai

suivrai l'un, je prendrai une partie de l'opinion de l'autre, & si on me demande mon avis aprés tous les autres, je ne rejetterai peut-être rien de ce que les premiers auront soutenu, & je dirai: Voici seulement ce que j'ajoute à leur avis. Je pense au fond, comme toute notre Secte, que la Nature doit être le guide de nos actions, & que la sagesse consiste à ne point s'en écarter, à se conformer en tout à ses loix, & à ses exemples. Pour etre heureux il faut donc s'accorder avec soi, ou avec sa Nature. Le Bonheur suppose un Esprit sain, & d'une *Saineté* habituelle: ensuite fort, vigoureux, sublime, patient, sachant s'accommoder aux tems, soigneux de son Corps, & de ce qui lui appartient, sans inquiétude, sans affectation, recherchant les choses nécessaires à la vie, sans en admirer aucune, se ser-

vant des Biens de la Fortune, sans en jouïr, ni les servir. Vous sentez, quand même je ne l'ajouterois pas, qu'un tel homme sera toujours tranquille & libre, dès qu'il aura chassé loin de lui les goûts trop vifs, les vaines terreurs, en un mot, tout ce qui nous irrite & nous épouvante. Que pourroit-il après cela manquer pour mener une vie heureuse ? La Volupté ? Au lieu de ces plaisirs courts & frivoles, qui nuisent dans le tems même qu'on les goûte, on sentira une joye égale, imperturbable, pure, une joye d'Ame en paix, qui reünit la Concorde à la Grandeur, & n'est grande qu'avec douceur & humanité. Car toute cruauté vient de foiblesse & de lacheté.

Notre Bien peut être autrement défini, & la même opinion se rendre en termes diffe-

differens. Tout comme une Armée, tantôt s'etend & occupe un grand Terrain, tantôt se resserre & n'en remplit qu'un très-petit, ou que tantôt elle se replie en deux aîles, & tantôt se campe en front de bandiere, ayant toujours les mêmes forces, toujours la même volonté de soutenir son parti dans toutes ses dispositions diverses; de même la definition du Souverain Bien peut tantôt s'étendre, & tantôt se resserrer, & se restraindre en elle-même. Ainsi ce sera la même chose, si je dis: le Souverain Bien consiste dans une Ame qui méprise les faveurs du hazard, & n'estime que la Vertu: ou, c'est une force d'Esprit flexible, une connoissance des choses, une douceur paisible dans les Actions, avec beaucoup de complaisance & d'égards pour les autres. Celui qui ne connoit de Bien, ni de Mal, qu'une bonne

& mauvaise conscience, qui est partisan de l'honnêteté, que la Vertu rend joyeux & content, que les caprices du sort n'élevent, ni n'abaissent, pour lequel il n'est point de plus grands Biens que ceux qu'il peut se procurer lui-même, qui a une vraye Volupté à mépriser les Voluptés; voila encore ce que j'appelle un homme heureux. Nous pouvons, s'il nous plaît d'entrer dans un plus vaste champ, tourner & retourner le même objet dans toutes ses faces, & le contempler de tous sens, sans lui rien faire perdre de sa force & de son énergie. Car qu'est-ce qui nous empêche de placer le Bonheur dans une Ame libre, élevée, stable, que rien ne déconcerte; dans une Ame sans frayeur, sans crainte, sans ambition; dans une Ame qui regarde ce qui est honnête, comme le seul Bien, & ce qui est honteux

comme

comme le seul Mal. Ce qui reste véritablement aprés cela, est peu de chose; choses viles, dont la multitude n'augmente pas le prix; choses, qui vont & viennent, sans que le vrai Bien perde ou gagne, & qui n'ôtent enfin, ni n'ajoutent au Bonheur de la vie. Un Esprit de cette trempe auroit beau vouloir être triste, il ne le pourroit pas; bon-gré, malgré, il se sentira pénétré d'une gayeté continuelle, d'une joye profonde, née de causes semblables, ou sublimes, puisque c'est de ce qui est à soi qu'on se réjouït, & qu'on ne désire rien au delà de ce qu'on trouve dans soi-même. Pourquoi ne mettroit-on pas ces avantages en balance avec la Volupté? Un repos de l'Ame, si doux & si constant, ne vaut il donc pas les petits mouvemens peu durables de plaisirs aussi fugitifs que ceux du Corps? Le

jour

jour que le sage Sera inaccessible à la Volupté, il le sera aussi à la Douleur.

Vous voyez dans quelle misérable & facheuse servitude tombera celui que la Volupté & la Douleur, Maitresses incertaines & cruelles, enchaînent tour à tour. Arrachons-nous, volons à la Liberté; mépriſons la fortune, & nous serons libres. Nous aurons le plus estimable des Biens, le repos d'une Ame à l'abri des orages, une grandeur, une joye inaltérable de nous voir délivrés de toutes terreurs par la connoissance de la Vérité, une douceur, une effusion d'Ame, que toutes ces choses délectent, non comme des Biens, mais comme nées de son propre Bien. Puis que j'ai commencé à m'étendre, je donnerai encore le nom d'Heureux, à celui, qui par raison ne desire ni ne craint.

Je

Je dis *par raison*, car quoi que les rochers & les animaux n'ayent ni crainte, ni triſteſſe, je ne crois pas que des Etres qui n'ont point d'idée du Bonheur, puiſſent paſſer ponr mener une vie heureuſe. Je range dans la méme claſſe ces hommes groſſiers & imbécilles, que l'ignorance d'eux-mêmes, *& leur peu de ſentiment*, réduit à la condition Animale. Quelle différence y a-t-il entr'eux tous? Si les uns ſont dépourvûs de Raiſon, le peu qu'en ont les autres, ne ſert qu'à les égarer & les corrompre. Point de Bonheur, ſans la Vérité. La Vie Heureuſe eſt donc celle dont un Jugement droit & éclairé ſemble avoir jetté les fondemens; car alors l'Ame eſt pure, & ſi bien délivrée de tous maux, qu'elle n'en peut plus être non ſeulement déchirée, mais même piquée; ſtable, où elle l'a toujours été, ferme

ferme en son assiette, elle fait bonne contenance dans l'adversité. Qu'on ne me parle pas de la Volupté. Je sai qu'elle se répand dans toutes les veines comme un torrent de plaisir; qu'elle enchante l'Ame par ses douceurs, qu'il n'y a point de partie dans tout notre Corps qu'elle ne remuë & ne sollicite. Mais quel homme est assés peu homme pour vouloir un jour & une nuit souffrir de telles *titillations*, & laissant là son Ame, donner tout ce tems aux délices de son Corps?

Mais l'Ame aura aussi ses Voluptés? Qu'elle en ait, tant qu'elle voudra. Qu'arbitre de la luxure, elle préside à tous les plaisirs des sens, qu'elle s'en enyvre: Que se rappellant le passé, elle triomphe au seul souvenir de les anciens plaisirs: Que se berçant des plus douces espérances,

ces, tandis que son Corps est gras & succulent, elle étende la lubricité de ses pensées, jusques sur les Voluptés futures. Tout cela me paroit digne de pitié ; car quelle folie de prendre le Mal pour le Bien ! Sans la Santé de l'Ame, il n'est point de félicité ; & loin de l'avoir, n'a-t-on pas perdu l'Esprit, lors qu'on recherche, comme quelque chose d'excellent, ce qui est nuisible & détestable ? Celui là est donc heureux, qui est content de ce qu'il possede, ou du peu qu'il a, qui est ami de son propre Bien. Celui là est heureux, à qui la Raison fait agréer l'état de ses affaires, quel qu'il soit. Ceux qui ont regardé la Volupté, comme le Souverain Bien, voyant en quelle infamie ils le font résider, nient que la Volupté puisse être séparée de la Vertu, & prétendent qu'on ne peut vivre honnêtement, sans

vivre

vivre joyeusement, ni mener une vie agréable, à moins qu'elle ne soit honnête ; pour moi je ne conçois pas comment on peut associer des choses si différentes. Dites-moi, je vous prie, pourquoi la Vertu ne pourroit être séparée de la Volupté : c'est apparemment que tout Bien ayant son principe dans la Vertu, elle est la source de tous nos goûts, de tous nos desirs. Mais si ces choses etoient nécessairement unies, pourquoi en voyons-nous d'agréables qui ne sont rien moins qu'honnêtes, & d'autres qui sont très-décentes & très-honnêtes, mais rudes, épineuses, & qu'on n'obtient point sans douleur ?

A quelle vie honteuse, bannie par la Vertu, conduit encore la Volupté ! Combien de Malheureux avec leur Volupté, ou

on plûtôt, à cause de leur Volupté ! Ce qui n'arriveroit pas, si la Volupté etoit unie a la Vertu, qui en est souvent privée, & n'en a jamais besoin. Pourquoi joignez-vous des choses dissemblables, & même contraires ? La Vertu est quelque chose de grand, d'élevé, de Royal, d'infatigable, d'invincible : la Volupte est chose basse, servile ; rien de plus lâche, de plus foible, de plus caduc. Elle habite & croupit dans les lieux publics, & les Cabarets. Vous trouverez la Vertu dans les Temples, au Palais, au Senat, sur les murs d'une ville assiégée, couverte de poussiere, le visage rouge, & les mains calleuses. La Volupté se cache le plus souvent, & cherche les tenebres. Vous la trouverez aux Bains, aux Fleuves & autres lieux qui craignent le Magistrat, sentant le Vin, & les odeurs, molle, éner-

énervée, fardée, pâle, toute embaumée de parfums. Le Souverain Bien est immortel, il ne quitte jamais un cœur qu'il a une fois pénétré, il ne donne ni satieté, ni repentir. Point de remords dans une bonne Ame, point de haine d'elle-même; elle est trop excellente pour essuyer aucun changement. La Volupté s'éteint, au moment même qu'elle donne le plus de plaisir; elle occupe peu d'espace, & pour cette raison on s'en trouve bientôt rempli; aprés sa premiere yvresse, on tombe dans le dégout, l'ennui, & la langueur. Tout Corps, dont le mouvement fait l'essence, ne peut étre stable, & bien assuré; ce qui vient & passe vîte, ce qui périt dans l'instant de la jouissance, n'a pas plus de substance & de solidité, car il est déja au point, où il faut qu'il cesse, & lors qu'il commence, il a presque fini.

Eh

Eh quoi ! la Volupté n'eſt-elle pas le partage des Méchans comme des Bons ? Les perſonnes ſans mœurs trouvent à ſe déshonorer la même plaiſir, que les honnêtes gens à faire des actions généreuſes; c'eſt pour cela que les Anciens nous ont recommandé de ſuivre la meilleure & non la plus agréable vie, de prendre la Volupté, non pour conduire, mais pour accompagner la Raiſon. La Nature ſeule à droit de nous guider, nous y ſommes invités par la Raiſon même qui la ſuit & l'obſerve. Vivre heureux, c'eſt donc vivre conformément à la Nature, comme je vais l'expliquer. Vivre ſelon la Nature, c'eſt conſerver ſoigneuſement & ſans crainte les Biens du Corps, & ce qui le concerne, comme choſes fugitives qui ne nous ont eté données que pour peu de tems. C'eſt ne point ſe laiſſer poſſeder par des

Biens

Biens etrangers, ne point subir leur joug, ne pas faire plus de cas de ce qui plaît au Corps, & de ce qui vient d'ailleurs, qu'on ne compte dans une Armée sur des secours étrangers, & sur des troupes legères. Que tout serve & ne commande point, c'est le seul moyen d'en tirer parti. Que le juste soit inaccessible aux Biens exterieurs; qu'il ne se fie qu'à son courage; qu'Artisan de sa propre vie, il soit toûjours prêt à la mauvaise, comme à la bonne fortune. Que sa confiance soit constante & eclairée. Ce qui lui plaît une fois, doit lui plaire toujours, il ne doit rien changer dans ses délibérations. On conçoit, quand même je ne l'ajouterois pas, qu'un tel homme est rangé, réglé & magnifique avec douceur dans tout ce qu'il fait. La Raison qui vient des sens & se mêle avec eux, *chez-lui* ne naîtra d'eux que pour les gou-

gouverner. Les sens sont l'origine, la source, & le *point d'appui* de la Raison, elle en tire ses forces, c'est de là qu'elle fait tant d'efforts, & part ponr trouver la Verité ; & à peine partie, elle revient à soi. L'univers & Dieu qui le gouverne, s'etend sur tout ce qui n'est pas Dieu ; ensuite laissant le soin du dehors, il rentre au dedans de sa Divinité. Notre Ame doit ainsi s'abandonner à ses sens ; mais aprés s'être livrée avec eux aux objets externes, il faut qu'elle les retienne, qu'elle s'arrête elle même, *contemple*, & s'assujettisse par là le Souverain Bien. De cette manière, il n'y aura qu'une seule force dans l'homme, une même puissance d'accord avec elle, & la raison qui en résultera, sera certaine, sans contestations sans doutes, dans ses opinions, dans ses conceptions, dans sa persuasion. Ainsi

montée sur le même ton, cette raison est elle-même le vrai Bien, Il n'y a plus rien de mauvais, rien de glissant pour elle ; ferme dans toutes ses demarches, rien ne peut la faire broncher, ou tomber.

Elle préside à tout, rien n'arrive d'inopiné, toutes ses entreprises sont heureuses ; sans retardement, sans obstacles, sans tergiverser, tout va vîte à la meilleure fin, car la paresse & l'incertitude marquent l'irrésolution & l'inconstance. On peut donc hardiment avancer que la concorde de l'Ame est le Souverain Bien. La Vertu est où il y a accord & unité ; il n'y a que les Vices qui ne s'accordent point. Mais toi-même, objecte-t-on, tu ne cultives la Vertu, que pour la Volupté que tu en esperes. Je reponds que si la

Vertu

Vertu promet de la Volupté, il ne s'ensuit pas qu'on cherche l'une pour l'autre, car la Vertu ne donne pas plus de Volupté *que celle-ci ne donne de Vertu.* Elle ne la cherche point, mais quoi qu'occupée à de plus nobles objets, elle pourra cependant la recontrer sur ses pas, comme il naît des fleurs qu'on n'attendoit pas dans un champ labouré. Ces fleurs qui recréent la vûë, sont venuës de sureroît. Ce n'est point pour elles qu'on a pris la peine d'ensemencer les Terres. La Volupté n'est ni la récompense, ni la Cause de la Vertu, mais seulement l'accessoire; & elle ne plaît pas parcequ'elle délecte, mais elle délecte, parcequ'elle plaît. Le Bien Souverain consiste donc dans un Jugement excellent, dans la meilleure disposition d'Ame, laquelle remplie dans toute son etenduë & resserrée dans ses limites est la

consommation même du Bonheur, qui ne nous permet pas d'avoir un desir. S'il n'y a rien au delà du Tout, non plus qu'au delà de la Fin, tu as tort de demander pour quel avantage je recherche la Vertu, car c'est supposer quelque chose au dessus du plus Grand. Tu veux savoir ce que j'aime dans la Vertu, & ce que j'en attends ? C'est elle-même que je cherche en elle, puis qu'il n'y a rien de meilleur, & qu'etant inestimable, elle seule que rien ne peut balancer, est elle-même son propre prix. Je te dis que le vrai Bien, est une constance inébranlable, une prévoyance, une santé, une liberté, une concorde, une paix, une beauté, une force d'Ame. . . . Eh n'est-ce donc point assez ? A quel autre plus grand objet prétends tu raporter tout cela ? Tu nommes en vain la Volupté ; c'est le Bien

de

de l'homme que je poursuis, & non le plaisir du ventre qui a plus de capacité dans les animaux.

Tu feins de ne point m'entendre, repart-on; car moi je nie qu'on puisse vivre agréablement, sans vivre en même tems honnêtement; ce qui ne peut arriver aux Bêtes, ni à ceux qui font un Dieu de leur ventre, & je le dis, & te repete à haute voix, que cette vie, que j'appelle joyeuse, ne peut l'être sans le concours de la Vertu. Mais (qui l'ignore?) les plus fous ne s'enyvrent-ils pas de *ces* Voluptés? Les plaisirs ne naissent-ils pas en foule sur les pas des Méchans? L'Ame même, étrangement corrompuë, ne leur fournit-elle pas mille & mille genres de Voluptés infâmes & depravées comme elle? Que dirai-je de cette insolence,

lence, de cette haute opinion qu'on a de soi, de cette arrogance qui fait mépriser tous les autres, pour n'estimer que soi; de cet Amour aveugle & inconsideré de ce qui nous appartient; de ces plaisirs passagers, de cette joye immoderée qui naît de causes frivoles & puériles, de ces propos mocqueurs & caustiques, de cet orgueil outrageant, de cette fainéantise, de cette dissolution d'un cœur lache que la molesse endort?

La Vertu nous purge de tous ces vices, elle nous tire l'oreille, elle n'est cependant pas ennemie du plaisir, elle en prend quelquefois; mais elle le goute avant que d'en user, elle ne fait pas grand cas de celui qu'elle a senti, & si son usage la réjouit, ce n'est qu'autant qu'il est sobre & temperé. Or, comme on ne l'est

qu'aux

qu'aux dépens de la Volupté, on le seroit donc aussi aux dépens de la Vertu ? Tu embrasses la Volupté ; moi, je la mitige, je l'adoucis ; tu en jouïs, & moi j'en use. C'est ton souverain Bien ; pour moi ce n'est pas même un Bien ; tu fais tout pour la Volupté, & moi rien. Quand je dis que je ne fais rien pour elle, je parle au nom du Sage, auquel seul tu permets la Voluptê.

Je n'appelle pas Sage, celui à qui, je ne dis pas les plaisirs, mais quelque chose que ce soit, puisse commander. En effet, comment un homme voluptueux peut-il résister au travail, affronter les dangers, souffrir la pauvretè, & faire face à cette légion de maux qui menacent & assiégent la vie humaine ? Comment supporter la douleur, comment envisager la mort ?

Vaincu par un si foible adversaire, le moyen de soutenir ces bruits, ces fracas épouvantables, & les coups redoublés de tant & de si formidables ennemis ? il fera tout ce que le Volupté lui conseillera. Mais ne vois-tu pas tout ce qu'elle peut suggerer ? Rien de honteux, dis-tu, parcequ'elle est jointe à la Vertu. Ne vois-tu pas encore une fois quel seroit ce souverain Bien, qui pour être un Bien, auroit besoin d'être gardé à vûë. Ainsi la Vertu seroit en dépôt, & chez qui ? Chez la Volupté. Mais si la Vertu n'est que suivante de la Volupté, comment celle-ci sera-t-elle gouvernée par l'autre ? Qui suit, doit obéïr ; qui va devant, commander. C'est mettre le chef à la quëue. *O le bel ordre*, & le bel emploi qu'on donne à la Vertu, de goûter & d'apprêter la Volupté ? Nous verrons si la Vertu

subsiste

ſubſiſte encore chez ceux qui l'ont ſi injurieuſement traitée, elle qui ne peut être dégradée, ſans perdre jusqu'à ſon nom. Et puisque l'occaſion s'en préſente, je citerai des gens qui ont épuiſé les délices de la Volupté & les trésors de la fortune, des gens méchans, & que tu ſeras forcé d'avoüer tels, moins encore que Voluptueux conſommés. Regardes Nomentanus & Apicius, recherchant tous les Biens, (comme ils les appellent,) de la Terre & de la Mer, & pouvant nommer ſur leur table tous les Animaux de l'Univers. Des lits, où ils mangent, ils voyent, leur cuiſine, ils entendent de belles voix; ils voient un ſpectacle de ſaveurs qui réjouït leurs yeux, ils donnent à leur palais les plaiſirs de tous les goûts; tout leur Corps eſt frotté des parfums les plus délicieux, tout l'appartement reſpire des

odeurs divines ; l'odorat eût été jaloux de la Volupté des autres sens. Quel appareil, quel faste ! Ne diroit-on pas qu'on rend à la luxure les derniers devoirs ? Tu conviendras du moins qu'il n'y eût point d'hommes plus Voluptueux. Eh bien ! ils ne sont point contens, parceque ce dont ils se réjouissent, n'est pas un Bien.

Rien de plus naturel que tous ces mécontentemens qui arrivent aux plus heureux ; mais ce n'en est point là la raison, ils naissent de mille troubles qui survienent dans la Vie ; mille contrarietés, mille inquiétudes facheuses, s'élevent dans le sein même de la prospérité. Soit : mais il n'en est pas moins vrai que tous ces fous, ces mêmes inconstans, que tu vois soumis à l'empire du caprice, & bientôt

des

des remords, goûtent de grandes Voluptés; de sorte qu'il faut qu'ils n'ayent pas plus d'inquiétude que de bon sens, ou, ce qui se remarque dans la plûpart, que ce soient de ces fous gais qui rient de leur propre folie, ou le deviennent en riant. Que les plaisirs du sage sont differens! Modestes, plus languissans que tempérés, ils percent à peine le rideau sous lequel la retenuë les tient cachés. De telles Voluptés ne sont point sollicitées; elles se présentent d'elles mêmes, on ne s'en fait cependant ni fête ni triomphe; & comme on contient sa joye, on les reçoit plus gayement, qu'on ne les ressent. Ce sont des fleurs jettées par hazard sur le fond de la vie, on les cueille, parcequ'elles se trouvent sous la main; ou, c'est un jeu, un passe-tems, qui délasse & divertit d'affaires sérieuses. C'est ainsi que le sage

regarde la Volupté, aussi distrait & indifferent dans ses plaisirs, que le Voluptueux en est avide & insatiable.

Qu'on cesse donc encore une fois d'apparier deux choses si peu faites pour aller ensemble. Joindre la Volupté à la Vertu, c'est flatter les vicieux, c'est vouloir faire lever la tête à tous les vices. Tel qui est perdu d'amour & de vin, ne croit-il pas de bonne fois vivre avec Vertu, parcequ'il sait qu'il vit avec Volupté, dont il entend dire que la Vertu est inséparable. Bien plus, decorant ses mauvais penchans du beau nom de sagesse, il affiche des turpitudes indignes du jour. Ce n'est point Epicure qui pervertit ainsi les Esprits; ce n'est point sa Morale qui les jette dans un pareil désordre; mais comme ils sont vicieux, ils courent en foule, où ils apprennent qu'on

qu'on donne des éloges à la Volupté, ne cherchant qu'a s'envelopper dans le manteau de la Philosophie, *faite pour éclairer, & non pour cacher & autoriser les vices.* Ne croyez pas, car pour moi je ne leur fais pas l'honneur de le penser, que tant d'empressement soit pour la Volupté d'Epicure ; elle est trop sage & trop réservée ; mais le nom seul fait voler des libertins, qui ne cherchent qu'un prétexte & un voile à leur conduite. De là perdant bientôt le seul Bien qui leur restoit au milieu de tant de calamités, plus de pudeur ; on auroit honte d'en avoir ; on comble de loüanges, ce qui faisoit autrefois rougir, on se glorifie des plus grands vices. Plaignons la Jeunesse, elle est sans ressources, sans espoir de se relever, si l'on donne un titre honorable à la plus honteuse oisiveté.

Voila pourquoi il est dangereux de s'ériger en Apotre de la Volupté; on n'est frapé que par le dehors qui séduit, & on laisse au dedans les préceptes d'honnêteté qui y sont cachés. Quoi qu'en dise notre Secte même, j'ose avancer qu' Epicure n'enseigne que des choses justes, des choses saintes, & même tristes, lorsqu'on y regarde de près. Peut-on donner moins d'étendüe, moins d'empire à la Volupté? Elle est soumise aux mêmes Loix que nous donnons à la Vertu; on veut qu'elle obéïsse à la Nature. Or ce qui suffit à la Nature, est bien peu de chose pour la Luxure. Qu'est ce donc que cette célebre & chaste Volupté d'Epicure? Celui qui nomme félicité, un repos fainéant, & une vicissitude continuelle des plaisirs du lit & de la table, cherche un bon garant d'une fort mauvaise affaire. Et lorsqu'il

croit

croit l'avoir trouvée, séduit par l'amorce du nom, *persuadé qu'on lui a cautionné la chose*, il suit, non la Volupté qu'on lui enseigne, mais celle qu'il apporte avec lui: & dez qu'il a commencé à croire que ses vices sont conformes aux préceptes qu'il entend, il n'en a plus de honte, il ne se soucie plus de les cacher, il s'y livre sans reserve, & ne se respecte plus lui-même.

Je suis donc bien éloigné de penser avec la plûpart des notres, que la secte d'Epicure enseigne le crime. Il est vrai qu'elle est en mauvaise odeur, & qu'on en parle comme d'une Ecole d'infamie, mais à tort, car c'est ce que personne ne peut savoir, qu'il n'y ait été intimément admis. On en juge sur les apparences, qui ne préviennent pas en sa faveur, &

en

en donnent même mauvais augure. C'eſt une robe de femme ſur un homme vigoureux. Tu as toute ta Vertu, puisque tu conſerves ta pudeur; ton corps ne connoit pas l'impudicité, mais tu l'affiches au ſon du Tambour. Imagines plûtôt quelque honorable Inſcription qui excite l'Ame à combattre ſes Tyrans, les vices. Celui que tu vois dans le chemin de la Vertu, n'y a fait qu'un pas, & il donne déja l'idée d'un heureux naturel. Comment cet autre ſeroit-il grand, généreux? Eperdu dans les bras de l'Amour, ſans force, ſans vigueur, les reſſorts de ſon Ame ſe ſont détraqués avec ceux de ſon Corps; c'eſt un homme *degéneré*, pour qui il n'y aura bientôt plus rien de ſale ni de honteux. La Volupté conduit à ce mépris des mœurs, à moins qu'on n'apprenne à en diſtinguer les differens genres, tant celles qui ſe

bornent

bornent aux desirs naturels, que le nombre infini des autres qui passent ces limites, & d'autant plus insatiables qu'on les satisfait davantage, conduisent enfin l'homme à sa ruïne. Que la Vertu marche la premiere, tous les chemins seront sûrs. Trop de Volupté nuit. Il n'y a que dans la Vertu où le trop n'est point à craindre, parcequ'elle est sa mesure à elle même.

Ce qui pèche par excés, n'est pas bon. Mais quoique l'on ne puisse rien présenter de meilleur aux gens raisonnables, que la Raison même; si cette union plaît, si l'on veut arriver au Bonheur avec cette escorte; que la Vertu porte le flambeau, & que la Volupté l'accompagne & la suive, comme l'ombre suit le Corps. La Vertu, de toutes les choses la plus élevée, ser-

vante

vante de ce qu'il y a de plus bas ! Une telle idée ne peut entrer que dans un Esprit qui n'a jamais rien conçû de grand. Que la Vertu soit la prémiere & porte l'etendart; La Volupté n'en sera pas moins avec nous, pour être ses Maitres & ses Arbitres. Elle nous demandera quelque chose; elle ne nous forcera pas de donner. Ceux qui donnent le pas à la Volupté sur la Vertu, n'ont ni l'une ni l'autre, car ils perdent la Vertu, & ils n'ont point la Volupté, c'est elle qui les a. Manque-t-elle? ils sont tourmentés; Abonde-t-elle? suffoqués; malheureux, si la Volupté les quitte, plus malheureux, s'ils en sont opprimés; semblables à ceux qui sont jettés par la tempête, tantôt sur un banc de sable, & tantôt sous les flots. Tels sont les funestes effets de l'intempérance, & d'un amour forcené; tant il est

vrai

vrai que lors qu'on desire le Mal pour le Bien, il est dangereux d'obtenir ce qu'on souhaite! Il en est de certains plaisirs, comme de ces Bêtes sauvages qui exposent à tant de peines & de perils, lors qu'on les poursuit, & qui causent encore plus d'embarras & d'inquiétudes, lors qu'on les a prises, parcequ'elles dévorent souvent leurs maîtres. De grandes Voluptés causent de grands maux, & elles prennent celui qui les prend. Plus elles sont grandes, vives, nombreuses, plus je trouve petit, cet homme que le vulgaire appelle Heureux, parcequ'il a plus de maîtres à servir.

Pour ne point encore perdre de vûë ma comparaison, comme celui qui met tout son plaisir à prendre des bêtes au gîte ou aux filets, & à environner les forêts d'une meute

meute de chiens pour les suivre à la piste, abandonne de bien meilleures choses, renonce à ses affaires & à ses devoirs, & quitte tout enfin pour un divertissement frivole ; de même celui qui poursuit la Volupté, lui sacrifie tout jusqu'à cette liberté précieuse dont il jouissoit, & qu'il immole à ses plaisirs : & ce n'est point lui qui achete si cher la Volupté, il se vend lui-même aux Voluptés.

Cependant, dit-on, qu'est-ce qui empêche la Vertu & la Volupté de se confondre tellement, qu'il n'en résultât qu'un seul Tout, tissu de l'honnête & de l'agréable, Tout, qui seroit le souverain Bien? C'est qu'on ne peut avoir une partie de l'honnêteté, sans son Tout ; on n'auroit point le vral Bien dans toute sa pureté, s'il contenoit de l'alliage, s'il y avoit quelque

chose

chose en lui, qui ne fut pas aussi excellent que lui. La Joye même, qui naît de la Vertu, la gayeté, la tranquillité, quoi qu'elles coulent des plus belles sources, ne sont point partie d'un Bien absolu; ce sont des Biens, mais qui marchent à la suite du souverain Bien, & ne le consomment pas.

On ne peut apparier deux choses aussi diverses que la Volupté & la Vertu; tout ce que l'une a de vigueur s'émousse par la foiblesse de l'autre; & cette liberté, toûjours victorieuse, lorsqu'elle ne connoit rien de plus précieux qu'elle, subit enfin le joug. Car quelle plus grande servitude, que de compter la fortune au rang des besoins? De là cette vie misérable, agitée, inquite, tremblante, soupçonneuse, toûjours dans la crainte des évé-

ne-

nemens, toute entiére aux circonſtances & aux interêts des tems. Tu ne donnes point à la Vertu un ſondement ſolide, mais mobile & gliſſant : car quoi de plus mal fondé, que l'attente des choſes fortuïtes! Quoi de plus ſujet à changer, que le Corps & tout ce qui l'affecte? Comment obéïr à Dieu, comment recevoir, prendre en bonne part, & ſans murmurer, tout ce que veut le Deſtin, ſi l'on eſt troublé par le moindre ſentiment de douleur, ou de plaiſir ? Si l'on eſt livré à la Volupté, on ne ſera point encore bon Défenſeur, ou Vangeur de ſa Patrie & de ſes Amis. Le Souverain Bien habite un lieu, d'où nulle force ne le peut ôter ; la douleur, l'eſpérance, la crainte, n'y ont point d'accés ; rien de ce qui peut l'alterer, ou lui faire perdre ſon excellence ; rien n'y monte que la Vertu. C'eſt ſur ſes pas qu'il

faut

faut prendre l'essor. Elle se tiendra ferme ; elle supportera tout évenement, non seulement avec patience, mais volontiers, & regardera toute difficulté des tems, comme une loi indispensable de la Nature : & comme un brave Soldat supporte ses playes, compte ses cicatrices, & tout percé de coups, aime encore en mourant le Prince qui lui coute sa vie, elle aura toujours devant les yeux ce vieux précepte ; suis Dieu. Quiconque se plaint, pleure, gémit, il fait par force ce qu'on lui commande, & n'en obeït pas moins. Peut-on se laisser honteusement trainer, lors qu'on peut suivre volontairement ? Qelle folie ! Quelle ignorance de sa condition, d'être étonné de ce qu'on n'a pû prévoir ni prévenir, de ne pas se soumettre sans chagrin, de se révolter au moindre incident fâcheux, de ne pouvoir enfin

sup-

ſupporter ce qui afflige également les méchans, les malheurs, les maladies, les morts, & tous les maux de la vie! Recevons courageuſement ce qui dépend de la conſtitution du monde; nous avons promis par ſerment de ſupporter les choſes mortelles, & de n'être point troublés par ce qu'il n'eſt point en notre pouvoir d'éviter. Nous ſommes nés dans une monarchie, nous n'avons que la liberté d'obeïr à Dieu.

La Vertu fait donc la vraye felicité? A préſent que te conſeille cette Vertu? De ne point appeller Bien, ou Mal, ce qui n'arrive ni par vertu, ni par malice; enſuite de ne point te laiſſer ébranler par un mal qui vient d'un Bien; afin de reſſembler à Dieu autant que tu pourras. Que te promet cette Vertu pour un ſi glo-

glorieux combat? Quelque chose de Grand, & presque de Divin: tu ne feras rien malgré toi, tu n'auras aucun besoin, tu seras libre, ferme, à l'abri de tout dommage, tu n'entreprendras rien vainement, rien ne te sera interdit, tout réussira au gré de tes souhaits, rien ne t'arrivera de contraire, rien contre ton opinion, ni contre ta Volonté. La Vertu, je dis, cette Vertu parfaite & Divine, suffiroit-elle donc pour nous conduire à une Vie Heureuse? Elle est plus que suffisante pour cela; car que que peut-il manquer à qui est sans desirs? De quels secours étrangers a besoin celui qui a rassemblé en lui-même tous les Biens?

Mais ceux qui ne sont encore que dans le chemin de la Vertu, quoique déjà fort avancés, ont cependant besoin de quelques

rayons de fortune, tandis qu'ils luttent & travaillent à délier les nœuds & à rompre les liens, qui le attachent aux choſes périſſables. Quelle différence y a-t il donc entre tous ces gens là ? C'eſt que les uns ſont liés, les autres attachés, ceux-ci garottés. Celui que tu vois dans la carrière, plus avancé & plus élevé que les autres, ne traîne plus qu'une chaine lâche : je le tiens libre, quoiqu'il ne le ſoit pas encore, *par la Volonté qu'il a de le devenir.*

Ecoutons les ennemis des Philoſophes & de la Philoſophie. Voici leurs diſcours ordinaires. Tu parles mieux que tu ne vis ; tu baiſſes la voix devant ton ſupérieur : l'argent t'eſt néceſſaire, tu es ſenſible à la perte, tu pleures la mort de ta femme & te ton ami, tu aimes la réputation,

tion, tu souffres de la voir attaquée. Pourquoi as-tu une Compagne plus belle que ne le demande l'usage naturel ? Pourquoi es-tu si proprement meublé, si bien rangé dans toute ta maison ? Pourquoi bois-tu du vin plus vieux que toi ? Pourquoi planter des arbres qui ne donneront que de l'ombre ? Il n'y a point de Buffet plus riche, ni de plus belle argenterie que la tienne ; un Ecuyer coupe tes viandes ; tu as des Pages magnifiguement vêtus, tu raffines sur l'art de servir ; quels lustres de Diamans à ta femme! elle porte le revenu d'une bonne Maison à ses oreilles ? Dis-encore, si tu veux, que j'ai des biens par delà les Mers ; que j'en ai, que je n'ai jamais vûs, que je suis d'une nonchalance honteuse, de ne pas connoitre un petit nombre de Domestiques, ou d'un luxe révoltant, d'en avoir une telle multitu-

de, que la memoire n'en puisse retenir tous les noms. Je t'aiderai ensuite à me dire des injures, & je me reprocherai plus de choses que tu ne penses. Mais pour le présent, contente toi de cette réponse: Je ne suis point sage, & (pour entretenir ta malignité,) je ne le serai point. Tout ce que je cherche, n'est pas d'égaler les meilleurs, mais d'être meilleur que les Méchans. Il me suffit de retrancher tous les jours quelques unes de mes erreurs, & de gourmander mes vices. Ma santé n'est point parfaite, & même elle ne le sera jamais. J'applique à ma goutte plutôt des linimens & des palliatifs, que de vrais remedes; trop heureux, si elle revient moins fréquemment, & avec des douleurs moins cruelles. Comparé à l'agilité de tes piés, je suis un mauvais Coureur.

Ce

Ce n'eſt point ma cauſe que je plaide, car je ſuis plongé dans tous les vices ; je plaide pour ceux qui en ont déjà un peu ſecoué le joug. Je parle, dis-tu, d'une manière, & je vis d'une autre ; & toi, tu ne me reproches que ce que les plus méchans, que ce que les ennemis déclarés des plus vertueux, ont reproché à Platon, à Epicure, à Zenon ; car tous ces grands hommes ne diſoient pas, comment ils vivoient, mais comment il falloit vivre. Ce n'eſt pas de moi encore une fois, c'eſt de la Vertu que je parle ; & en déclarant la guerre aux vices, je commence par attaquer les miens. Je vivrai comme il faut, quand je pourrai ; & toute ta méchanceté, tout ce venin que tu verſes ſur les autres, & qui ne tuë que toi, ne me détournera point du droit chemin, & ne m'empêchera pas de loüer, ſi ce n'eſt la vie que je mene,

du moins celle que je devrois mener. Je ramperai dans le sentier de la Vertu, si je ne puis voler jusqu'à elle, & quoique de loin, je l'adorerai, Je ne m'attends point qu'il y ait rien de sacré pour des scélerats, qui n'ont épargné ni Rutilius, ni Caton? Des gens qui ne trouvent pas le Cynique Demetrius assés pauvre, peuvent bien trouver quelqu'un trop riche. Quel homme plus sévère, plus dur à lui-même, & mieux armé contre tous les desirs, que ce Demetrius! Tout ce qu'il s'est défendu d'avoir, il s'est interdit de le demander. Il nie que le sage ait des besoins. Vois-le; il ne fait point profession de Vertu, mais de pauvreté.

Ne nie-t-on pas que le Philosophe Epicurien Diodore, qui vient lui-même d'attenter à sa vie, y ait eté porté par les pré-

préceptes d'Epicure ? Les uns l'accusent de Manie, les autres de legèreté. Cependant ce sage heureux, & plein d'une bonne conscience, s'en est rendu témoignage à lui-même, en quittant ce monde; il a donné des éloges à la vie douce & tranquille qu'il a menée ; il a dit ce que tu as entendu avec aussi peu de plaisir, que si tu étois un jour obligé de l'imiter: *J'ai vecû, & j'ai rempli la Carrière que m'avoit donnée le sort.* Tu disputes sur la vie de l'un, sur la mort de l'autre. Tu aboyes au seul nom d'hommes illustres, que quelque belle action a immortalisés, comme ces chiens qui voyent passer un étranger. Il est bien facheux en effet qu'il y ait des personnes qui passent pour vertueuses, car la Vertu d'autrui fait le procès à tes vices; tu compares ce qui brille

du plus bel éclat, à ce qu'il y a de plus terni; jaloux maladroit, tu ne vois pas ce que tu perds à la comparaison! Car, si ceux qui suivent la Vertu, sont avares, libertins, ambitieux, qu' es-tu donc, toi qui haïs jusqu'à son nom? Personne, selon toi, ne fait cequ'il dit; personne ne moule sa conduite sur ses discours. Cela est en vérité bien étonnant, qu'on ne puisse tout à coup s'évertuer à ce qu'il y a de plus sublime; qu'il ne soit pas aussi facile dans la Pratique, comme dans la Théorie, de braver toutes les tempêtes de la vie! Et n'est-ce donc pas assez de tacher de s'arracher aux vices, où tu attaches toi même tes cloux. Toutefois mené au supplice, chacun est pendu à sa potence. Ceux qui rentrent en eux-mêmes, y trouvent autant de croix que de cupidités. Et pour ce qui est des médisans, ce sont d'agréables

bles méchans qu'on a du plaisir d'entendre mal parler d'autrui. Je les croirois, si certains, du gibet où ils sont attachés, ne crachoient au visage de ceux qui les regardent.

Quoi que les Philosophes ne fassent pas ce qu'ils disent, ils sont cependant beaucoup de produire les bonnes choses qui leur viennent dans l'Esprit; ils seroient trop heureux, si leurs actions répondoient à leurs paroles. Faut-il pour cela mépriser d'excellents discours, & l'ame d'où sortent de si belles pensées? Les Traités de Sciences utiles, n'ont pas besoin d'être réduits en pratique, pour mériter des éloges. Quelle merveille, si leurs Auteurs n'ont pû davantage s'élever! Vois-ce que la Vertu leur a fait entreprendre, & tu loüeras le vol qu'ils ont pris, malgré leur

chute. Il est beau en effet de consulter moins ses propres forces, que celles de la Nature; de faire des efforts, de tenter de grandes choses, & de former en spéculation des projets que les plus grands esprits ne puissent exécuter? Qui s'est dit ceci? Je verrai la mort du même oeil, que j'en entendrai parler; je soutiendrai mes travaux & mes peines, quelles qu'elles soient; je trouverai des forces dans mon courage.

Présentes, comme absentes, je mépriserai les richesses, leur possession ne m'enorgueillira point; je les verrai sans chagrin passer en d'autres mains; Que la fortune s'approche, ou s'éloigne, je n'en serai pas plus ému; je verrai toutes les terres d'un même oeil, que si elles m'appartenoient; & les miennes, comme

si

si elles étoient à tout le Monde. Je vivrai, comme si j'etois convaincu que je suis né pour les autres, & j'en rendrai graces à la Nature. Pouvoit-elle mieux me servir? Elle m'a donné à tous les hommes, elle à donné tous les hommes à moi. Je ne serai ni avare, ni prodigue de ce que j'aurai; je croirai que rien n'est plus à moi, que ce que j'aurai donné. Je n'apprécierai mes Bienfaits, ni par leur nombre, ni par leur valeur: celui qui les recevra, y mettra seul le prix. J'aurai toûjours peu donné, quand on en sera digne. Je ne suivrai jamais l'opinion, toûjours la Justice. Je croirai avoir l'univers pour témoin de mes actions les plus secretes; je mangerai, je boirai pour satisfaire mes besoins, & non pour remplir & vuider mon Ventre. Gai avec mes amis, doux & affable avec mes en-

nemis ; pour accorder, je n'attendrai pas qu'on me supplie ; je préviendrai toute demande honnête ; le monde sera ma Patrie ; je croirai des Dieux au dessus & tout autour de moi, des Dieux censeurs de mes actions & de mes discours ; & quand la Nature me redemandera ma vie, ou quand la Raison me forcera de la lui remettre, j'attesterai en mourant, que j'ai aimé la bonne Conscience, les bonnes etudes ; que non seulement j'ai conservé ma liberté toute entiere, mais que je n'ai fait perdre à qui que ce soit la sienne.

Qui se proposera, qui voudra, qui essayera de faire ce que je dis, suivra la route que lui tracent les Dieux ; & s'il échoüe, il aura du moins formé une de ces hautes entreprises desquelles il est beau de tomber ; mais vous, en haïssant la Vertu & ceux qui la cultivent, vous ne faites rien

de

de nouveau. Les yeux foibles ne peuvent supporter le Soleil, les oiseaux de nuit craignent la clarté du jour; frapés d'un timide étonnement au lever de l'Aurore, ils cherchent çà & là leurs retraites, & se cachent dans les premiers trous qu'ils rencontrent. Criez, tant qu'il vous plaira, dardez votre langue de vipére sur les gens d'honneur; acharnez vous contr'eux, vous romprez plutôt vos dents que vous ne mordrez. Dites sans cesse: pourquoi celui-ci, riche comme il est, étudie-t-il la Philosophie? Il dit que les richesses, la vie, la santé sont mépriſables, & il en a, & il vit, & il voudroit encore se porter mieux qu'il ne fait. Vain nom que l'exil, si on l'en croit! il n'y a point de mal à changer de païs; & cependant on est bien aise de vieillir dans sa patrie, quand on le peut. Qu'importe, qu'on vive plus

ou moins long tems; & cependant on allonge le fil de sa vie, le plus qu'il est possible; on a du plaisir à se voir encore verd dans sa vieillesse. Il dit que si l'on mépriſe ces choſes, ce mépris consiſte plûtot à en joüir sans inquiétude, qu'à s'en paſſer; car le sage ne s'en dépouille pas; mais si elles s'en vont, il prendra sans s'allarmer les meilleurs moyens de les recouvrer. Et chez qui les biens de la fortune pourroient-ils être plus en sûreté, que chez celui qui est toujours prêt à lui remettre, sans se plaindre, le dépôt qu'il a reçû? Quand M. Caton loüoit Curius & Coruncanius, & ce siecle, où c'etoit un crime puni par les Censeurs, que d'avoir quelques petites lames d'argent, il avoit un million; c'est beaucoup moins sans doute que n'avoit Craſſus, mais beaucoup plus que Caton le Censeur. Il avoit donc

beau-

beaucoup plus surpasse son Bisayeul en richesses, qu'il ne l'étoit par Crassus. Cependant s'il lui fut venu des biens plus grands encore, il ne les eût pas refusés; car pourquoi un sage se croiroit-il indigne des faveurs du hazard? Il n'aime point les richesses, mais il aime mieux en avoir, que d'en être privé. Il ne les reçoit point dans son cœur, mais dans sa maison; il n'en rejette point la possession, mais il les garde pour les faire servir de matiére & de lustre à sa Vertu.

Quel doute y-a-t-il qu'un Sage ne puisse faire mieux eclater son courage dans la richesse, que dans la pauvreté, Ici quelle autre Vertu peut-on montrer, si ce n'est de ne point baisser le dos pour recevoir le joug. Là quelle moisson de vertus! quel vaste champ s'ouvre à la tem-

tempérance, à la libéralité, à la diligence, au bon ordre, à la magnificence! Le sage ne se mépriſera point, pour être de la plus petite taille, mais il voudroit être grand; il ne ſera point mortifié de ſe voir foible & borgne; il aimeroit mieux cependant avoir un corps robuſte, parce qu'il ſe ſentiroit alors plus de perfection & de vigueur; il ſupportera la mauvaiſe ſante, mais il deſirera la bonne. C'eſt qu'il ya des choſes, qui, quoique de peu de valeur par rapport au Tout, dont elles peuvent ſe détacher, ſans entrainer la ruine du bien préſent, ajoutent cependant à cette joye conſtante que donne la Vertu. Les richeſſes affectent & réjouiſſent le ſage, comme un vent favorable fait plaiſir au navigateur; comme un beau Jour, comme un lieu que le Soleil échauffe en hiver. Qui de nos

ſages

sages disconvient que les choses mêmes que nous appellons indifférentes, n'ayent pas en soi quelque valeur, & que les unes ne soient meilleures que les autres? N'y en a-t-il pas telles qu'on estime beaucoup, & d'autres qu'on estime peu? Et afin que tu n'en sois point la dupe, les richesses sont de celles dont on fait le plus de cas. Pourquoi se mocquer, dis tu, si tu estimes les richesses autant que moi? Tu te trompes, nous ne les aimons pas au même dégré. Que la fortune m'abandonne, elle n'emportera que ses richesses; mais toi, tu en seras si vivement frapé, qu'il te semblera qu'elles t'ont laissé sans toi, & t'ont, pour ainsi dire, emporté avec elles; les richesses ont place chez moi; chez toi, elles ont le premier rang; bref, les richesses sont à moi, & tu es aux richesses.

Cesses

Cesses donc de vouloir en interdire l'usage aux Philosophes; jamais la sagesse ne fut condamnée à la pauvreté. Un Philosophe aura de grands Biens, mais que n'auront été enlevés à personne, ni acquis aux dépens du sang des autres. Nul ne se plaindra qu'il lui ait fait tort; nul ne lui reprochera un gain malhonnête; il verra du même œil les richesses entrer & sortir de chez lui; l'envieux seul gémira. Exagères les tant que tu voudras, elles sont sans tache; & quoiqu'il y ait bien des choses que chacun voulût dire à lui, il n'y a rien cependant que personne puisse dire à lui. Le sage ne rejettera point les faveurs de la fortune, il ne se glorifiera, ni ne rougira, d'un Patrimoine légitimement acquis. S'il se glorifie, (& alors il le doit,) c'est lors qu'ayant ouvert les portes de sa maison,

&

& fait entrer tout un monde pour voir ses effets, il peut dire sans crainte; que chacun prenne ce qui lui appartient. O l'honnête homme, & qu'il merite bien tout ce quil a, (si aprés cet excès de confiance, tout ce qu'il avoit lui reste.) Un tel homme en effet, chez qui tout un peuple n'a rien trouvé à prendre, peut hardidiment se donner pour riche, puisqu'il l'est à bon droit.

Or comme le sage ne recevra aucun denier mal acquis, il ne refusera & ne rejettera point aussi de grands biens; présens de la fortune, & fruits de sa vertu; car pourquoi le feroit-il? qu'ils viennent au contraire, & remplissent ses coffres, il n'en sera pas plus vain, ni ne les tiendra fermés. L'un est d'un petit genie, & l'autre d'un cœur pusillanime, qui

qui semble avoir peur que son bien ne lui échape. Il les jettera encore moins par la fenêtre, comme on l'a déja insinué; car comment excuser cette folie? Seroit-ce en disant qu'ils sont inutiles, ou qu'il ne sait pas les employer? Un homme qui a de bonnes jambles, aime mieux être porté, que de faire son voyage à pié; tel est le sage; si l'occasion s'en présente, il consentira d'être riche; mais il regardera ces richesses, comme des biens frivoles, légers, & toûjours prêts à s'euvoler; il ne souffrira pas quelles soient un fardeau pour lui, ni pour aucun autre. Il en fera des largesses. A ce mot vous dressez les oreilles, & vous tendez déja la main; attendez; êtes vous d'honnêtes gens, ou peut-on seulement esperer que vous le deviendrez? car le sage ne donne qu'avec discernement, il ne donne qu'aux

Bons,

Bons, qu'à ceux qui sont dignes de ses Bienfaits; il veut se rendre compte de sa dépense & de sa recette, c'est pourquoi son choix n'est déterminé que par des motifs justes, ou qui le paroissent; un présent mal placé, est une perte honteuse. Les cordons de la bource doivent s'ouvrir sans peine, mais il ne faut pas qu'elle soit percée; savoir donner, c'est savoir ne rien perdre.

Ce n'est point une chose facile, que de savoir donner. Il faut que les Dons soient éclairés, bien faits, bien placés, & non jettés indiscretement au hazard. J'oblige celui-ci, je rends à celui-là, je secours l'un, j'ai pitié de l'autre; je mets cet autre à l'aise, parceque je le trouve digne de sortir des fers de la pauvreté. Il en est qui sont dans le besoin, & auxquels

quels je ne donnerai point, parce que mes Bienfaits ne les empêcheront pas de manquer, ou d'être dans la disette le moment suivant. J'offre à certains, je force d'autres d'accepter, & je ne négligerai aucun de ces points; on n'a jamais plus de débiteurs, que lors qu'on donne. Est-ce que tu donnes pour reprendre? Non, mais pour ne pas perdre; un don doit être non redemandé, mais rendu; c'est un trésor profondément enfouï qu'on déterre au besoin. Tu vois tous les moyens qu'un homme riche a d'être Bienfaisant, car la libéralité n'a pas seulement lieu envers les Grands. Etre utile aux hommes, c'est un précepte que nous donne la Nature; qu'ils soient esclaves, ou libres, de bonne maison, ou affranchis; qu'ils ayent la liberté, ou qu'on la leur ait donnée, par tout il y a lieu aux

Bien-

Bienfaits. Le Riche peut renfermer sa générosité dans les bornes de son Domestique. Le monde le dit; chacun est libre de faire à son gré ses libéralités. Il ne favorisera point des gens crapuleux, prodigues & indignes de ses Bontés; mais aussi il ne sera jamais las de faire le Bien; & pour quiconque en sera digne, sa derniere générosité ne lui coutera pas plus que la première. Vous ne devez donc point si mal interpreter ce que les amateurs de la sagesse mettent d'honnête & de sublime dans leurs discours. Faites attention à ceci, je vous prie; autre chose est d'aimer, d'étudier la sagesse; autre chose de l'avoir acquise & de la posseder. Tel vous dira; je parle fort bien, quoique je me conduise encore fort mal. Tu éxiges que je suive exactement ma Doctrine, mais surquoi fondé? N'est-ce pas

assez

assez que je m'essaye, que je me forme, que je cherche à atteindre mon modèle? Si j'arrive enfin au But que je me suis proposé, & que mes faits ne repondent pas à mes discours, oh! c'est alors que tu auras raison de me faire des reproches. Mais alors aussi je te demanderai, de quel droit tu te permets de juger des gens qui valent mieux que toi? Je te dirai: tu n'és pas le seul qui m'ait donné des preuves de ma vertu; car j'ai déja déplû aux Méchans. Mais pour te rendre un compte que je ne refuse à personne, & te dire en deux mots ma façon de penser; écoutes ce que j'accorde, & le cas que je fais de chaque chose. Je nie que les richesses soient un Bien, car si elles l'étoient, elles rendroient bons ceux qui les possedent. Disons plus; ce qui se trouve entre les mains des Méchans, ne peut etre regardé

té comme au Bien. Dépouillons donc les richesses d'un titre mal acquis, avoüant cependant qu'il en faut avoir, qu'elles sont utiles, & donnent les plus grandes commodités de la vie.

Puisque nous convenons tous de l'utilité des richesses, il ne me reste qu'à faire voir pourquoi je ne les mets pas au rang des Biens, & quel autre parti j'en tire qui t'est inconnu. Qu'on me mette dans une maison pleine d'or & d'argent, avec la permission de m'en servir à mon gré; je ne m'en estimerai pas davantage pour des choses qui sont à la vérité chez moi, mais hors de moi. De là, quon me transporte sur le pont de bois; je ne me mépriserai pas, pour partager la condition des pauvres, & demander l'aumone avec eux. A qui il ne manque pas de

pouvoir mourir, qu'importe que le pain manque? Si cependant tu veux savoir, lequel je préfere de la maison, ou du pont, je te dirai sans façon que c'est la maison. Donnes-moi les meubles les plus magnifiques, la table la plus somptueuse & la plus délicate, encore une fois, je ne m'en croirai pas plus heureux. Etre mollement couvert, faire marcher mes convives sur la pourpre, sont des choses qui n'influent pas sur le bonheur. Je ne me trouverai point aussi plus à plaindre, si bien fatigué, je trouve à reposer ma tête sur une botte de foin, & mon corps sur un matelas de valet, dont la bourre passe au travers d'un vieux drap de lit déchiré. J'aime pourtant mieux un bon lit de plumes. J'aime mieux être habillé, que nû. Ce n'est pas que la nudité fasse honte à mon courage; mais mon

cou-

courage est plus à son aise en robe & en manteau, que les épaules découvertes. Je ne m'en aime pas davantage, pour toutes ces prospérités, qui me viennent l'une sur l'autre, avec les complimens de mes amis. Que la fortune change, que les nuages de l'adversité viennent obscurcir de si beaux jours, que je sois entouré de pertes, de deuil, que chaque heure m'annonce un malheur; tout le monde me plaindra, on me croira accablé sous les coups du sort, mes amis seront en pleurs; & moi seul, comme un rocher que bat la mer agitée, au milieu de tant de miseres, je ne serai point miserable. Je ne maudirai aucun jour, puisque, graces à ma prévoyance, aucun jour ne peut me rendre malheureux. Et bien encore, si tu insistes, j'aime mieux avoir des joyes, que des douleurs. Socrate même

se diroit: fais-moi subjuguer toutes les Nations; que le char brillant de Liberus me mene en triomphe de l'Orient jus qu'à Thebes: que les Rois de Perse viennent recevoir mes Loix; je ne m'en croirai pas plus homme, lors que de toutes parts je serai traité en Dieu. Que je sois tout à coup précipité de ce faîte de grandeurs, mis aux fers; & pour lui donner un nouveau relief, enchainé à la pompe du plus fier & du plus superbe vainqueur, mon ame ne sera pas plus humiliée, ni plus triste au cas d'autrui, qu'elle n'étoit enyvrée de joye & d'orgueil dans le mien. Je ferai peu de cas de tous les biens de la fortune; mais si j'ai le choix, j'en prendrai quelques uns. Tout ce qui me viendra, s'épurera dans mes mains; mais je préfere ce qui est plus facile, plus agréable; ce qu'il est plus aisé d'améliorer,

rer, ce qui cause moins d'embarras & d'inquiétudes. Il n'y a point de Vertus, sans travail; les unes ont besoin d'aiguillon, & les autres de frein. Comme il faut retenir le corps en descendant, & le pousser, en montant; il faut de même arrêter, ou exciter la Vertu, suivant qu'elle a une pente rapide à descendre, ou une rampe difficile à monter. Il n'y a pas de doute que la patience, la magnanimité, la persévérance, & autres Vertus qui résistent à l'adversité & peuvent dompter la fortune, n'ayent à monter, à combattre? Doute-t-on encore que la libéralité, la tempérance, la clémence, qui n'ont qu'à se laisser aller, & qui y trouvent du plaisir, n'ayent moins d'efforts à faire? Ici, il faut enrayer, de peur d'aller trop vîte & de tomber; là, il faut s'exciter & faire les plus grands efforts

pour vaincre les obſtacles. Nous oppoſerons donc à la pauvreté le bras nerveux des Vertus accoutumées à combattre & à vaincre. Celles qui marchent à pas comptés, & ſoutiennent leur poids, ſuffiront contre les richeſſes.

Cette diviſion etant faite, j'aime mieux les Vertus qu'on peut exercer tranquillement, que celles dont la pratique coûte des ſueurs & du ſang. Je ne vis donc point, dira le Sage, autrement que je parle; c'eſt vous qui m'entendez mal. Vos oreilles ne reçoivent que le ſon de mes paroles, dont le ſens vous inquiète peu. Mais revient-on à la charge, ſi l'un & l'autre nous voulons avoir les commodités de la vie, quelle différence y a-t-il entre le Sage & ceux qui ne le ſont pas? Il y en a beaucoup. Chez un

Sage

Sage, les richeſſes ſervent ; elles commandent chez un fou ; le ſage ne permet rien aux richeſſes ; elles autoriſent tout chez un fou. Vous vous attachez aux richeſſes, comme ſi vous etiez ſûr de les poſſeder toujours. C'eſt dans le ſein des richeſſes, que le ſage ſonge le plus à la pauvreté. Un Prince ne ſe repoſe point tellement durant la paix, qu'il ne ſe prépare à la guerre ; car quoiqu'on ne la faſſe point, il ne manque que d'être declarée. Un bel Hotel vous donne un orgueil inſolent, comme s'il ne pouvoit etre détruit par la feu, ou par le tems. Vous êtes enchanté & ſtupefait à la vûë de vos richeſſes ; ne diroit on pas qu'elles ſont hors de tout péril, & au deſſus de tous les revers ? Vous vous jouez au repos dans lequel elles vous endorment, & vous ne prévoyez pas tous les risques qu'elles

courent. A qui vous comparer, si ce n'est à ces Barbares qu'on assiége, qui n'ayant jamais vû des machines de guerre regardent tranquillement manœuvrer, sans rien comprendre aux manœuvres, ni au but pour lequel se font toutes les opérations qu'ils voyent au loin. Vous croupissez sur vos biens, & vous ne pensez pas à tous les accidents qui vous menacent de toutes parts, & vont vous enlever vos trésors. Que le sage se conduit mieux! qui lui ravit tous ceux qu'il a, lui laisse encore tout ce qui est à lui! content du présent, il voit l'avenir d'un oeil tranquille. Ce à quoi je me suis le plus appliqué, dit Socrates, ou quelqu'autre grand homme, qui a le même droit de juger des choses humaines, c'est à ne point m'asservir, à ne point plier ma façon de vivre à vos opinions. Rassemblez-vous pour tenir

nir vos propos ordinaires; je ne les pendrai point pour des invectives, mais pour des cris d'enfans. Tout homme qui aura la sagesse en partage, dira la même chose; tout homme qu'une conduite irréprochable autorise à ne pas trouver les autres tels, & qui réprimande les vicieux, non par haine pour eux, mais pour corriger leurs vices. Il ajoutera encore ceci: votre estime me touche plus à cause de vous, qu'à cause de moi. Haïr, persécuter la vertu, c'est le caractère d'un homme qui n'en a point, & ne promet que des vices. Vous ne me faites pas plus d'injure, que ceux qui renversent les Autels, n'en font aux Dieux; mais pour n'avoir pû nuire, on n'en montre pas moins de mauvais desseins. Vos fades railleries ne me font pas plus d'impression, que les rêveries des

Poëtes n'en font à Jupiter, à qui l'un met des aîles, l'autre des cornes; qu'on fait adultère & coureur de nuit, cruel envers les autres Dieux, injuste envers les hommes, ravisseur, corrupteur de jeunes gens de distinction, & même de ses proches, parricide enfin, & usurpateur, tant du Royaume d'autrui, que de celui de son Père. Quel eût été le fruit d'aussi extravagantes imaginations, si les hommes eussent crû de tels Dieux? Le crime eût paru à visage découvert. Mais quoi que cela ne me blesse pas, je vous le dis pour votre propre avantage, respectez la Vertu; croyez ceux qui la connoissent & vous crient à haute voix, que c'est quelque chose de grand, & qui le paroit tous les jours davantage. Honorez la Vertu, comme vous honorez les Dieux; & ceux qui

la

la professent, comme leurs Pontifes. Toutes les fois qu'on en parlera, qu'on la célébrera, favorisez nous d'un respectueux silence.

Il est encore plus nécessaire que vous écoutiez attentivement & sans bruit tout ce qui sortira de la bouche de cet Oracle. Vous savez que lors que l'un sonne un sistre, par ordre de Dieu, si on l'en croit; que l'autre se coupe & s'ensanglante exprés les bras & les épaules; que celui-ci se trainant à genoux dans les ruës, pousse d'horribles hurlemens, & que celui-là enfin porte un laurier & une lanterne en plein jour, tous crient que quelqu'un des Dieux est irrité; alors courant en foule à ce spectacle, vous écoutez avec attention, & votre etonnement s'augmentant l'un par

l'autre, vous criez: au prodige, à l'homme Divin. Socrate parle, & vous mépriſez ſes discours. Il ſort de cette priſon qu'il a purifiée en entrant, qu'il a renduë par ſa prèſence, plus honnête & plus belle qu'aucune Cour de Juſtice. Quelle eſt cette fureur, s'ecrie-t-il, quel monſtre, ennemi des Hommes & des Dieux, oſe diffamer la Vertu, & verſer ſur ce qu'il y a de plus ſacré le poiſon de la calomnie? S'il eſt en votre pouvoir, louez la Probité, ſinon, taiſez vous; ou ſi vous ne pouvez mettre un frein à la licence de vos discours, déchainez vous les uns contre les autres: mais la Vertu! mais le Ciel! lors que tels ſont les objets de votre fureur, je ne dis pas: Vous faites un ſacrilége, mais vous perdez votre peine. J'ai été joüé autrefois par Ariſtophane: combien d'autres

tres Comiques ont lancé sur moi leurs traits empoisonnés! traits perdus; ou plûtôt traits heureux, puisqu'ils n'ont servi qu'à illustrer ma Vertu. La combattre c'est la produire & la mettre au jour. Pour en connoître la force, il faut l'avoir attaquée; pour sentir la dureté d'un caillou, il faut s'y être heurté. Je me présente comme un Rocher (a) au milieu de la Mer, que la rempête & les flots ont beau battre de toutes parts, & qui aprés tant de Siecles, n'en est ni plus ebranlé, ni plus usé. Attaquez moi; redoublez vos efforts je vous vaincrai par ma résistance. Quand on tombe sur un corps ferme & inflexible, on sent seul les coups qu'on porte. Cherchez donc quelque substance molle qui cede à vôtre fureur, & que vos traits puis-

 sent

(a) repetition.

ſent pénétrer. Mais il vous ſied bien en vérité de ſonder les plaïes d'autrui, & de juger qui que ce ſoit! Pour quoi ce Philoſophe eſt-il ſi bien loge, & fait il ſi bonne chere? Vous êtes couverts d'ulcères, & vous prenez garde aux petits boutons de mon viſage. C'eſt comme ſi quelqu'un dont le corps ſeroit infecté de la plus horrible gale, ſe moquoit d'un bel Homme, qui auroit une tache, ou une verruë.

Reprochez, puis que votre langue n'épargne rien, reprochez à Platon d'avoir demandé de l'argent; à Ariſtote d'en avoir reçu; à Democrite de l'avoir mepriſé; à Epicure de l'avoir dépenſé; à moi-meme, reprochez-moi Alcibiade & Phedre. O vous qui vous erigez en Cenſeurs, que je vous trouverai heureux, quand je vous

verrai seulement commencer à imiter nos vices. Jettez plûtôt les yeux sur vos propres maux; & voyez, aux ravages qu'ils font tant au dedans, qu'au dehors, s'il n'est pas à craindre que tout votre corps ne soit bientôt qu'une playe. *Quelqu'aveugles que* vous soyez sur votre état, comment vos affaires vous laissent-elles le tems de médire de gens qui valent mieux que vous? Mais c'est ce que vous ne comprenez point; vous portez un visage tout différent de vôtre fortune; vous vous amusez à rire & à vous divertir aux dépens d'autrui, tandis que le deuil & la mort sont chez vous. Rentrez-y, croyez-moi. Un sage du haut de sa Vertu voit de loin se former la tempête: la nuë est prête à crever, & la foudre qui va tomber sur vous & sur vos Biens, va tout réduire

duire en poudre. Quelque peu de sentiment qui vous reste, ne sentez vous donc pas ce vertige de vos Esprits qui vous échape, ce tourbillon de folie qui vous arrête, quand vous voulez fuïr, & qui vous prenant pour son jouët, ne semble vous élever, que pour vous précipiter.

FIN.

3000
519 – 11 – 6
1695 – 20

5215 7 6

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-399942-p0254-4

39447

X 2118351

ro 4 4

R

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-399942-p0255-0

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-399942-p0256-6

TRAITÉ
DE LA
VIE HEUREUSE,
PAR
SENEQUE.

AVEC
UN DISCOURS DU TRADUCTEUR
SUR LE MEME SUJET.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acheruntis avari!
Virg. Georg. L. IV.

à POTSDAM
CHEZ CHRETIEN FREDERIC VOSS.
1748.